

CHAPITRE 10 : UNIVERSAUX DANS L'EXPRESSIVITÉ LEXICALE DES JEUNES À TRAVERS DES THÉMATIQUES ARGOTIQUES ET DE LA DYNAMIQUE D'INNOVATION LEXICALE

Pour pouvoir analyser le lexique propre à la production spontanée des jeunes, nous nous sommes fixée des critères de description tels que les personnes, les situations, les fonctions, les procédés, les thématiques et le critère dynamique (stabilité/labilité) du lexique (*cf. supra* § 3.2). Les quatre premiers critères sont appliqués dans les deux chapitres précédents. Il nous reste donc à décrire les thématiques abordées et la dynamique observée par rapport à la documentation lexicographique dans ce que nous croyons être un échantillon du lexique susceptible d'être appelé « argot(s) des jeunes ».

Il s'agira essentiellement d'une analyse d'un corpus formé par le biais de questionnaires. Nous sommes d'avis que la comparaison de trois milieux distincts permettra de visualiser des universaux propres à tous les jeunes (et c'est pourquoi nous croyons qu'au singulier, l'appellation « argot des jeunes » est envisageable) et les particularités propres à un milieu, voire une classe (ce qui relève de plusieurs « argots des jeunes », voire même de « résoclectes »).

Commentant les résultats observés, ce dernier chapitre prépare le terrain à la synthèse générale des universaux argotiques des jeunes que nous présenterons sous la forme de modèles fonctionnels.

1. Thématiques engendrant l'expressivité lexicale

La richesse lexicale et la néologie fulgurante dans les façons de s'exprimer des jeunes est une évidence qui ne cesse pourtant d'étonner les adultes. Or, cette richesse lexicale a ses limites en fonction des thématiques abordées. La logique de la motivation psychique quant à la création des mots expressifs implique que les thèmes « ennuyeux » pour les jeunes, tels que la politique, la santé, les tâches ménagères, etc. ne vont pas susciter les émotions nécessaires pour l'incitation à une quête aux nouveaux mots expressifs, à la différence des thématiques autour desquelles se déroule la plupart des discussions des jeunes - les distractions licites et surtout illicites, les relations amicales et amoureuses, etc.

La fonction primordiale de l'argot est, à notre avis, la fonction expressive ; les thématiques dites argotiques sont-elles alors le meilleur moyen de repérage des procédés de la néologie expressive propre aux jeunes ?

Grandes thématiques traditionnelles de l'argot vis-à-vis des jeunes

Les argotologues observent depuis longtemps les domaines privilégiés de la production néologique à fonction crypto-ludique qui véhicule l'expressivité lexi-

cale. Certains champs sémantiques connaissent de longues séries synonymiques ; on parle alors des « grandes thématiques traditionnelles de l'argot »¹.

Les études comparatives montrent clairement que ces thématiques sont identiques, peu importe la langue de départ. D. Szabó², par exemple, présente les thématiques concernant *la femme, l'argent, la nourriture, la boisson et la bagarre* comme celles qui forment les séries synonymiques les plus riches en argot hongrois.

Pour le cas de l'argot traditionnel français, c'était L.-J. Calvet qui, dans son ouvrage *L'argot en 20 leçons*³, énumère dans chaque leçon une thématique typique de l'argot, à savoir : *la prison et le bordel, l'argent (termes génériques), les sommes d'argent, la boisson, la nourriture, les bagarres, les injures, la chance, la prostitution, la drogue, les parties du corps, l'acte sexuel, la police, le travail, le vol, les marginaux, le jeu, les vêtements, les sentiments et la mort*⁴.

Cette liste d'une vingtaine de champs sémantiques productifs reflète les sujets qui préoccupaient le milieu social populaire (défavorisé) dans leur vie quotidienne. Or, il nous semble utile de nuancer cette liste en différenciant :

- les thématiques propres à l'argot classique qui sous-entend le monde du crime et de la bassesse sociale (notamment *la prison, le vol, la prostitution, la drogue, etc.*) et
- les thématiques qui sont plus neutres, moins connotées socialement.

La marginalisation socio-économique des jeunes actuels vivant en banlieue provoque le recours très fréquent de ces jeunes aux emprunts du vieil argot car si l'on compare les thématiques les plus riches, on constate un chevauchement quasi-total avec les thématiques du vieil argot. J.-P. Goudaillier passe en revue les mots identitaires qui deviennent « *l'expression des maux vécus, le dire des maux* »⁵. Les thématiques les plus riches en synonymes en témoignent : *l'argent, le trafic et le vol, la drogue, les arnaques, le sida, l'alcool, les communautés, le travail et le chômage, la défense de ses intérêts, la police, la vie dans les cités*⁶.

On constate alors que les jeunes de cités ont fait renaître la tradition sociale, lancée par le vieil argot. Or, à côté de ces thématiques stigmatisées sur le plan social, il cite aussi les thématiques peu connotées, propres aux jeunes de tous les milieux, *les (bandes de) copains, la famille, le sexe et la femme*. Ce sont des thématiques qui ne font pas autant partie de ce que Goudaillier regroupe sous « *argots sociologiques* »⁷, mais plutôt de ce que nous décrivons sous l'étiquette d'*argot générationnel*. La consommation d'alcool et de drogues chez les jeunes est d'ailleurs peu liée à l'origine sociale, mais plutôt aux types de boîtes de nuit fréquentées⁸.

1 J.-P. GOUDAILLIER, *Comment..., op. cit.*, p. 17.

2 D. SZABÓ, *L'argot commun..., op. cit.*, p. 227.

3 L.-J. CALVET, *L'argot en 20 leçons, op. cit.*

4 Cette liste énumérative a été repris de la thèse de R. ARANA BUSTAMANTE, *Agression et..., op. cit.*, p. 65.

5 J.-P. GOUDAILLIER, *Comment..., op. cit.*, p. 8. C'est l'auteur qui met en gras et en italiques.

6 *Ibid*, pp. 16-17.

7 *Ibid*, p. 14.

8 Le faible nombre de réponses pour la question « alcool » dans le lycée parisien peut être expliqué

La révolte de tous les jeunes contre les autorités implique néanmoins la fascination pour cet « argot sociologique ». Ceci semble être, à notre avis, la raison du grand succès du FCC auprès de jeunes de tous les milieux.

Pourtant, les trois milieux observés dans les lycées professionnels sont sensiblement *marginalisés au niveau social*. Nous retrouvons alors la néologie créatrice dans les domaines tendant plus à l'argot sociologique tels que *la bagarre*, *le vol*⁹, *l'arnaque* ou *le mensonge* (voir les réponses aux questions n° 17–19 et 21–24).

« Entre membres de groupes différents, de classes d'âge différentes, de micro-quartiers différents et même, dans une certaine mesure, avec ses camarades les plus proches, on ne se fait pas de cadeaux, on ne se ménage guère. Le rejet, le mépris, la détestation sont des sentiments courants. Le mensonge (« mythonner », « mystifier »), l'abus de confiance (« arnaquer » [« karna »], « carotter » [« rotteca »], « barber » [« bébar »], « entuber », « baiser », « niquer », « enculer », « couiller... ») et toutes les formes de vol (« péta » [taper], « chourrer », « tirer », « gratter ») sont pratiqués à l'intérieur comme à l'extérieur du groupe et fortement banalisés »¹⁰.

Ce sont des activités courantes qui sont devenues banalisées, comme nous le constatons en conformité avec les observations de D. Lepoutre dans le cas d'un collège en banlieue parisienne.

« Cet état de fait engendre un climat de crainte et de méfiance mutuelle qui peut paraître pesant à celui qui n'y est pas habitué [...]. La compassion, la tendresse et la prévenance sont rares dans ce contexte où chacun semble prendre plaisir à se montrer « sans pitié » avec les autres... »¹¹.

La violence du milieu se reflète dans la violence verbale non seulement au niveau de ces thématiques – qui l'engendrent plus ou moins – mais aussi dans le niveau de vulgarité rencontrée dans d'autres thématiques beaucoup plus positives, pour nommer ses amis, les filles, les membres de la famille, etc.

Nous étions notamment choquée par les réponses données par trois élèves brnois différents qui témoignent bien d'une situation familiale gravement perturbée : *kurovy* = « les putes », *sovině* = « les salauds » (lit. « les truies ») pour désigner « les parents » ou encore l'expression: *stará pěkně rozjetá sovině* = « vieille salope bien délirante » (lit. « vieille truie bien démarrée ») pour désigner « la mère ».

La vulgarité et la violence verbale sont présentes à la fois dans le contenu sémantique des mots et dans la forme des échanges – insultes, vanes, injures, moqueries, menaces. Ce n'est pas autant la conséquence de la marginalisation sociale, mais plutôt le produit du *machisme* dans le collectif formé exclusivement par les garçons qui *légalise et banalise la vulgarité et l'obscénité* suite à l'absence d'un élément féminin plus important qui aurait freiné la banalisation de la vulgarité, comme c'est le cas dans des collectifs mixtes.

par le fait que la plupart des élèves sont de religion musulmane qui interdit la consommation d'alcool. Les élèves répondent alors avec réticence à cette question.

9 Le faible nombre de réponses pour les questions n° 18 (*la bagarre*) et n° 24 (*le vol*) à Yzeure est dû à la façon de poser la question. En effet, les questions dans le même paradigme dérivationnel (verbes *se bagarrer* et *voler*) précèdent ces questions (n° 17 et n° 23).

10 D. LEPOUTRE, *Cœur...*, op. cit., p. 275.

11 *Ibid.*

Dans les trois lycées, il y avait un nombre assez important d'élèves qui ont ouvertement fait l'éloge de la consommation des drogues légères, notamment du cannabis. De plus, les Brnois ont aussi fréquemment fait des références cryptées aux champignons hallucinogènes. Ce type de drogue est désigné également par les élèves yzeuriens (*psylos*, *champs* ou *cham-pipis*), mais, en revanche, il est considéré par les élèves français comme une drogue dure (tout au moins si l'on observe leur classement dans notre questionnaire). De longues séries synonymiques, de néologismes formés dans le résolecte ou empruntés à l'argot des toxicomanes, les réponses aux questions sur la dénomination des drogues – question n° 49 (*drogues « légères »*) et n° 50 (*drogues « dures »*) et des effets de la drogue – question n° 51 (*être drogué*) – ont été l'une des plus riches et des plus créatives.

La crypto-ludicité et surtout la technicité jargonnesque est remarquable à ce sujet. H. Girault a effectué une recherche auprès de ces mêmes élèves yzeuriens en vue de constituer un dictionnaire de la drogue¹². Il constate une prééminence de la fonction cryptique qui est essentielle pour leur « *coupable industrie* »¹³ qui peut être sévèrement sanctionnée par la loi. Il remarque également une richesse synonymique étonnante, mais pourtant raisonnée si l'on regarde les détails techniques différenciant divers types de telle ou telle drogue¹⁴.

La thématique de la drogue est un sujet riche non seulement du point de vue de la linguistique, mais également pour l'impact de l'argot sur la sociologie du groupe. Nous observons un phénomène sociologique remarquable quant à l'usage des termes argotiques pour les drogues : *la fonction initiatique* qui permet aux sous-groupes des « chauds » dans une classe, de se séparer des élèves « sages ». La connaissance des riches séries synonymiques – et pas forcément la consommation des drogues elles-mêmes – et de la dynamique du cryptage métaphorique pour certaines drogues qui circulent dans la vie para-scolaire de certains élèves (et malheureusement aussi dans la vie scolaire) est une condition nécessaire pour être reconnu comme membre d'un groupe de pairs des élèves les plus « cool ».

Certains élèves à Brno et à Yzeure ramenaient régulièrement la marihuana à l'école et fumaient les joints avec les copains les plus proches, en secret, pendant les récréations des cours ou des ateliers. Des responsables de l'établissement ont eu peu de chances d'empêcher ce rite intégrateur puisque les précautions prises par les élèves concernés ont été calculées jusqu'aux détails.

Il était intéressant d'observer certaines invitations, cryptées en métaphores pour ne pas être compréhensibles ni du maître d'atelier, ni des « suiveurs » indésirables¹⁵. Par exemple, un jeune à Brno propose au moment de la pause dans un atelier à ses trois copains les plus fidèles : *Neskočíme vypálit céděčka?* (lit. « ça vous

12 Prévu pour être publié dans la collection *Argots et jargons* chez Maisonneuve & Larose. Quelques résultats de l'enquête effectuée chez les jeunes lycéens ont déjà été publiés dans l'article de 2004 (H. GIRAULT, « Dynamique... », *art. cit.*).

13 *Ibid*, p. 66.

14 *Ibid*, pp. 65-68.

15 La quantité de drogue était souvent plutôt symbolique et le risque d'être dénoncés relativement grand de la part des « indésirables », exclus involontairement.

dit d'aller faire brûler les CDs »). Le seul verbe « brûler » (qui a le sens de « fumer » dans le contexte argotique) a attiré notre attention pour comprendre que l'action désignée semble irréalisable à faire en dix minutes de pause au milieu des bâtiments industriels. Il s'agit donc d'un contexte argotique au sens primaire du mot, c'est-à-dire crypté aux non-initiés.

Récemment, nous avons rencontré cette locution notée comme un exemple amusant dans un article de vulgarisation linguistique qui commentait l'argot des jeunes actuels. Certes, la crypticité d'une telle locution s'efface rapidement et la métaphore amusante peut se diffuser aussi rapidement dans l'argot commun des jeunes, mais on peut s'interroger sur l'avenir de l'argot des jeunes qui sera probablement obligé d'innover à une vitesse beaucoup plus grande qu'avant le boom médiatique de ce sujet, parce que la fonction crypto-identitaire des néologismes qui circulent dans des résolectes des jeunes doit être maintenue pour assurer la complicité langagière (ce sujet sera retravaillé tout au long du chapitre § 10.2).

Si l'on veut conclure notre présentation des thématiques classiques de l'argot et de leur richesse dans l'argot des jeunes, on peut confirmer notre hypothèse de départ en précisant que :

- ❖ la fascination des jeunes par l'argot fait qu'ils reprennent beaucoup de termes du vieil argot. Ces emprunts aux ténèbres de l'oubli argotique peuvent devenir aussi bien identitaires que les néologismes, à la condition que le terme ne fasse pas partie de l'argot commun familiarisé. Nous observons un taux important de lexèmes issus du vieil argot notamment pour les questions n° 10 (*argent*), n° 25 (*policiers*), n° 53 (*prostituée*), etc.
- ❖ les thématiques pour lesquelles nous observons le plus grand nombre de néologismes argotiques et d'actualisations expressives sont – conformément à nos attentes – celles qui renvoient aux préoccupations quotidiennes des jeunes :
 - appellations de leurs contemporains – question n° 4 (*les copains*), n° 5 (*pas copains*), n° 14 (*fou*), n° 31–35 (*appréciations axiologiques des filles*), n° 36–40 (*relations entre sexes opposés*),
 - dénominations pour les objets qui présentent un centre d'intérêt particulier, notamment ceux qui attirent par leur caractère plus ou moins illicite à cet âge : question n° 44 (*cigarette*), n° 45 (*alcool*), n° 49–50 (*drogues*), n° 41 (*voiture*), n° 43 (*boîte de nuit*)
 - et enfin des actions et des effets liés à ces centres d'intérêt : question n° 42 (*sortir le soir*), n° 46 (*boire*), n° 47 (*vomir*), n° 48 (*être saouïl*), n° 51 (*être drogué*) ; les jeunes ont dénoncé l'absence d'une question « fumer » et se sont mis à mettre les synonymes expressifs sous la question n° 44 (*une cigarette*).

Un manque de subtilité qualitative pour les questions les mieux accueillies par les jeunes a d'ailleurs causé l'apparition de spectres axiologiques particulièrement larges pour certaines questions « identitaires » (nous revenons sur ce sujet d'ordre méthodologique dans le chapitre suivant).

- ❖ les sujets concernant les activités quotidiennes qui touchent toute la société (questions n° 6–9 autour du travail ou n° 55–56 autour de l'alimentation, etc.) ou encore les substantifs liés aux vêtements (questions n° 57 A-C) et au corps humain (questions n° 60 A-G) comportent surtout des argotismes usuels et entraînent relativement peu de réponses (à cause de la fatigue ? ou à cause d'un manque d'équivalents argotiques ?).

La façon la plus transparente pour analyser le « succès » de nos questions est sans doute l'observation des statistiques. Les dix questions qui incitaient la notation du nombre le plus élevé de lexèmes confirment les lignes précédentes sur le lien étroit des jeunes et de l'argot.

Tableau n° 26 : Top 10 des thématiques argotiques entraînant un maximum de réponses

rang	Paris	total rép.	Yzeure	total	Brno	total
1.	n° 25 <i>policiers</i>	43	n° 10 <i>argent</i>	156	n° 10 <i>argent</i>	282
2.	n° 10 <i>argent</i>	41	n° 25 <i>policiers</i>	152	n° 25 <i>policiers</i>	194
3.	n° 31 <i>fille</i>	39	n° 49 <i>drogues légères</i>	147	n° 44 <i>cigarette</i>	182
4.	n° 54 <i>homosexuel</i>	36	n° 14 <i>fou</i>	138	n° 41 <i>voiture</i>	166
5.	n° 4 <i>copains</i>	34	n° 47 <i>être soûl</i>	132	n° 54 <i>homosexuel</i>	164
6.	n° 41 <i>voiture</i>		n° 33 <i>fille moche</i>	129	n° 53 <i>prostituée</i>	161
7.	n° 14 <i>fou</i>	33	n° 50 <i>drogues dures</i>	122	n° 31 <i>fille</i>	
8.	n° 53 <i>prostituée</i>	32	n° 44 <i>cigarette</i>	119	n° 49 <i>drogues légères</i>	153
9.	n° 16 <i>avoir peur</i>	30	n° 32 <i>très belle fille</i>	116	n° 39 <i>copine de q</i>	145
10.	n° 49 <i>drogues légères</i>		n° 31 <i>fille</i>	115	n° 47 <i>être soûl</i>	138

En revanche, la liste des questions suscitant l'intérêt le plus faible correspond aux sujets présentant un lien non-exclusif avec les jeunes ou bien aux questions que les jeunes « sautaient » un peu en se concentrant sur leurs sujets préférés.

Tableau n° 27 : Questions entraînant peu de réponses

rang	Paris	total rép.	Yzeure	total	Brno	total
1.	n° 60C <i>oreilles</i>	4	n° 57B) <i>casquette</i>	11	n° 2A <i>parents</i>	46
2.	n° 60F <i>bras</i>		n° 60F <i>bras</i>	12	n° 57C <i>pantalon</i>	51
3.	n° 57B <i>casquette</i>	5	n° 60G <i>yeux</i>	23	n° 1A <i>famille</i>	53
4.	n° 57C <i>pantalon</i>	7	n° 1A <i>famille</i>	28	n° 57B <i>chaussures</i>	
5.	n° 13 <i>prendre à crédit</i>	9	n° 6B <i>travailler dur</i>	36	n° 60G <i>yeux</i>	
6.	n° 60E <i>jambes</i>		n° 37 <i>sortir avec fille</i>	40	n° 60C <i>oreilles</i>	55
7.	n° 60G <i>yeux</i>		n° 60C <i>oreilles</i>		n° 15A <i>chef</i>	59
8.	n° 60B <i>nez</i>	10	n° 60E <i>jambes</i>		n° 20 <i>faire honte</i>	60
9.	n° 45 <i>alcool</i>	12	n° 3A <i>frère</i>	41	n° 30 <i>pas de chance</i>	61
10.	n° 8 <i>licencié, etc.</i>	13	n° 3B <i>sœur</i>		n° 60F <i>bras</i>	

Toutefois, ces statistiques ne peuvent être prises en compte qu'avec précaution, puisque certaines thématiques étaient plus nuancées (*vol, voler ; bagarre, se*

bagarrer) que d'autres (*cigarette* – sans différencier les « clopes » et les « joints » et l'absence du verbe « fumer », etc.) ce qui provoquait des inégalités au niveau des réponses totales (*voler* très riche, *vol* faible ; *cigarette* extrêmement riche, etc.). En somme, la méthode par questionnaire est pratique pour la collecte d'un grand nombre de lexèmes, mais il faut faire un tri minutieux parmi les thématiques et préciser le contexte pour éviter la diversité des réponses.

Remarques sur la méthode d'enquête par rapport aux thématiques choisies

Revenons encore brièvement sur notre choix des thématiques susceptibles d'évoquer des séries d'argotismes chez les adolescents. Comme nous l'avons exposé dans le chapitre précédent, les questions renvoyant aux activités ou aux objets préférés regroupent souvent différents commentaires spécificateurs – par exemple *argent* et les dénominations de sommes précises, *voiture* et les nuances qualitatives, *cigarette* et la distinction de types de garniture, etc.

Les élèves ont aidé très volontiers pour ajouter les sujets qui manquaient, mais, en fin de compte, ceci a compliqué remarquablement le traitement des données. Les tableaux statistiques regroupant les lexèmes les plus récurrents (cf. *infra Annexe 3*) comportent souvent les réponses qui relèvent du champ sémantique large, des synonymes partiels, hyponymes ou hyperonymes, mélioratifs ou dépréciatifs, bref un spectre riche et varié.

Les cinq questions autour de la dénomination des filles (n° 31-35) sont les seuls exemples de qualification axiologique nuancée, ce qui s'est avéré impressionnant notamment du point de vue de la créativité néologique. Notre approche par questionnaire était sinon plutôt quantitative, mais nous avons effectué une série d'entretiens dans lesquels nous avons ciblé plus en détail la thématique de la dénomination de la fille et de l'argent.

Pour une étude ultérieure, il serait intéressant d'analyser les résultats encore non exploités de cette enquête (en les complétant par une nouvelle enquête qui montrerait la dynamique néologique) et de procéder à une analyse de ces deux champs sémantiques extrêmement riches dans les deux langues afin d'observer les universaux argotiques au niveau métaphorique, métonymique et autre¹⁶. En revanche, la limitation du sujet à une seule thématique aurait l'avantage de pouvoir confronter un nombre plus grand de « résolectes » et d'observer ainsi la variation diatopique ou diastratique¹⁷.

Ayant présupposé l'intérêt des jeunes pour notre questionnaire, nous avons laissé une demi-page à la fin intitulée *Autres idées / Nápadý a připomínky* afin qu'ils

16 Un travail de ce type a été effectué par T. Pagnier dans son mémoire de maîtrise intitulé *Les dénominations de la femme dans le « français contemporain des cités »*, op. cit.

17 Dans son D.E.A., Pilar Mestre Moreno a réussi à mettre en évidence les disparités socio-ethniques des jeunes Français aisés et moins aisés sur l'exemple de leur façon de se saluer (Pilar MESTRE MORENO, *Salutations entre jeunes en région parisienne : approche sociolinguistique*, mémoire de D.E.A sous la direction de Christine Deprez, Paris, Université René Descartes, 2003).

notent les lexèmes qu'ils estimaient être importants pour eux. Les jeunes ont ajouté un lexique très varié, ciblant notamment les thématiques sexuelles ainsi que des parties du corps (*ventre*) ou des vêtements (*chaussures*¹⁸) qu'ils n'avaient pas pu noter dans la première partie du questionnaire. La longueur du questionnaire a pourtant lassé une bonne partie d'entre eux.

Cette méthode ne se révèle pas être la plus productive pour recueillir le lexique identitaire pour les jeunes en dehors des thématiques proposées. Si on la confronte avec la méthode appliquée par Kateřina Rysová dans son travail inscrit dans le cadre d'une recherche par le biais d'un concours des lycéens¹⁹, la quantité de néologismes identitaires que les jeunes notent par analogie avec les quelques termes de l'argot des jeunes évoqués est tout à fait remarquable. En effet, Rysová a proposé une liste de 25 termes qui, en tant qu'adolescente, lui paraissaient caractéristiques de sa génération (dans notre terminologie, une liste des « mots (ou locutions) identitaires »). Les lycéens et les collégiens de deux régions différentes ont noté leur usage actif ou leur connaissance passive et ont expliqué leur signification en ajoutant d'autres synonymes identitaires. Ceci a été effectué en relativement peu de temps et la lassitude a été moins importante que celle engendrée par notre enquête. D'après Rysová, les lycéens ont relevé assez aisément d'autres thématiques « identitaires »²⁰.

Quant aux thématiques qui manquent dans notre travail, Rysová note surtout un nombre important de salutations spécifiques pour la jeune génération et la dénomination des portables, des ordinateurs, des adjectifs évaluatifs, etc. Suite à cette étude, un petit dictionnaire d'environ 550 lexèmes néologiques et d'environ 16 pages a été publié sous le titre *L'expression argotique des jeunes : dictionnaire du tchèque parlé contemporain*²¹. Malgré le jeune âge de l'auteure, cet ouvrage est non seulement une étude précieuse du point de vue diatopique, mais également (et paradoxalement), le seul dictionnaire de l'argot commun des jeunes Tchèques pour le moment.

Pour revenir aux adjectifs évaluatifs, qui se sont révélés être une catégorie riche en synonymes identitaires pour Rysová, nous constatons la même richesse tout au long du chapitre 8. Malheureusement, notre questionnaire s'est limité uniquement aux expressions nominales et verbales tout en ignorant les adjectifs et les adverbes. Pourtant, ils apparaissent comme un produit secondaire dans les questionnaires, et ceci grâce à l'intensification, par exemple pour la question n° 6B (*travailler beaucoup*)²².

18 Le faible nombre de réponses pour la question n° 57 B (*casquette*) en français et la notation d'une série synonymique assez riche pour les « chaussures » à la fin du questionnaire nous ont motivée pour changer cette question n° 57 B par *chaussures* dans la version tchèque.

19 SOČ = *Středoškolská odborná činnost*. Nous n'en possédons qu'une version électronique sans indications bibliographiques.

20 La différence importante par rapport à nos enquêtés consiste dans le type d'établissement visité : les élèves des lycées professionnels ont généralement plus de problèmes pour se concentrer en classe que les élèves des lycées classiques.

21 Kateřina RYSOVÁ, *Slangový projev ...*, op. cit.

22 Nous regrettons de ne pas en faire une thématique à part, puisque ce sont des catégories grammaticales tout à fait primordiales dans la création néologique identitaire et expressive pour les jeunes. Heureusement, nous pouvons nous servir des attestations dans le discours spontané qui sont repérables dans nos enregistrements.

Concernant les séries argotiques les plus riches, nous constatons que les catégories les plus foisonnantes au niveau des séries synonymiques renvoient directement aux thématiques classiques de l'argot – argent, policiers, prison, prostituées, etc. – et ont également le taux le plus élevé d'emprunts au vieil argot ou à l'argot commun. Ces thématiques sont d'ailleurs les plus intéressantes à observer du point de vue de la diachronie argotique²³. Ainsi, à l'instar des travaux sur la synchronie dynamique effectués par M. Sourdot²⁴, la tentative de rétablir la datation approximative des néologismes dans notre corpus pourrait s'envisager, notamment en fouillant dans les mémoires de fin d'études universitaires qui, tout au moins pour le cas de la République tchèque, sont assez nombreux sur le sujet de l'argot des jeunes. Par la suite, en observant le succès ou l'oubli des termes recensés au bout d'un certain nombre d'années, nous pourrions essayer de prévoir le sort des lexèmes : leur diffusion vers l'argot commun ou leur tombée en désuétude. Pour faire ceci, le ČNK (« Corpus national tchèque »)²⁵ est, grâce à son actualisation régulière, une source incontournable de vérification des datations.

En résumé, le sujet de l'argot des jeunes est particulièrement riche et dynamique et la collecte du lexique argotique dans trois milieux différents propose des axes de recherche multiples : aussi bien lexicologiques et lexicographiques (comme nous l'avons montré *supra* avec les travaux de Sourdot ou de Rysová) que lexico-sociolinguistiques, basés soit sur une approche onomasiologique (Moreno), soit sur une approche sémasiologique (Pagnier).

Notre corpus écrit permet d'observer à la fois la variation diatopique, diastratique et diachronique. Les deux autres méthodes – l'observation participante et les entretiens – permettent de rendre les résultats quantitatifs un peu plus qualitatifs. C'est pourquoi nous allons avancer *infra* les hypothèses les plus universelles.

2. Hypothèses sur la circulation du lexique argotique

L'échantillon des lexiques argotiques français et tchèque que nous avons pu recenser grâce aux questionnaires est, malgré sa complexité, trop petit au niveau des occurrences, donc peu représentatif. De plus, il ne donne que l'image d'un « argot commun du lycée » (parisien, yzeurien, brnois). C'est pourquoi nous renonçons à l'idée d'en faire un dictionnaire bilingue, puisque nous sommes persuadée que les tableaux comparatifs qui présentent les statistiques des occurrences (cf. *Annexe 3*) donnent des informations suffisamment objectives. Cette objectivité ne serait pas envisageable si l'on n'avait pas pris en compte ces statistiques et si l'on avait mis, tout simplement, les termes les plus fréquents en français en relation d'équivalence avec les termes les plus fréquents dans notre corpus tchèque.

23 Dans une étude ultérieure, il serait intéressant d'observer les datations des lexèmes du vieil argot, voire de l'argot commun, dans les dictionnaires d'argot et de comparer ceci avec l'année de leur insertion dans les dictionnaires d'usage.

24 M. SOURDOT, « La dynamique... », *art. cit.*

25 Abrévié sur le site <http://ucnk.ff.cuni.cz>, ce corpus est accessible au public à condition de s'engager sur l'honneur à ne pas commercialiser les résultats des recherches effectuées.

Ceci est rendu impossible ne serait-ce que par le fait que les deux terrains en France utilisent un lexique considérablement différent.

Pourtant, cet échantillon de réseaux de communication – étudiés un à un dans chaque classe – est bien limité et nous fournit des renseignements plus ou moins objectifs sur l'extension des lexèmes entre pairs, entre diverses classes du lycée et entre diverses villes (en France).

Ces renseignements nous permettent de proposer des hypothèses sur la circulation du lexique argotique d'un résolecte à l'autre et d'appliquer les critères de détection d'un « parasystème argotique des jeunes » (prononcés *supra*, cf. § 9.1) et, finalement, de les mettre en relation avec des critères lexicographiques (méthode des « filtres successifs », cf. *infra* § 10.3). Ceci nous permettra de catégoriser le lexique recensé selon son appartenance aux divers niveaux d'extension des résolectes des jeunes, allant des « micro-argots » aux « argots communs ».

Critique et légitimité de l'« argotographie »

En feuilletant la plupart des dictionnaires d'argot, on se rend compte que le statut des unités lexicales répertoriées n'est pas tout à fait le même, en ce qui concerne le niveau de leur fréquence d'usage, de l'étendue de leur promotion, etc. Les dictionnaires qui recensent l'argot commun (dans notre travail, il s'agit notamment du PRE, du DAFO et du DFNC pour le français ou du SSČ et du SNČ pour le tchèque²⁶) peuvent facilement être critiqués compte tenu du fait qu'ils mettent sous la même marque les mots vieillis et le lexique moderne ou qu'ils ignorent les glissements de sens assez fréquents d'une région à l'autre. Ceci peut se comprendre vu l'envergure de l'œuvre et la dynamique de l'usage du lexique non-standard. Les nouvelles rééditions ajoutent de nouveaux lexèmes, mais, souvent, les auteurs ne se soucient pas de revoir l'actualité des marques ou des commentaires sur les lexèmes plus anciennement intégrés.

Or, les dictionnaires d'argot spécialisés – générationnellement (VLJEP), socialement (DFE, DZ) ou régionalement (VSH) sont confrontés à une critique encore plus aigüe.

Si l'on ignore l'arrière-plan méthodologique souvent peu scientifique, discutable d'un point de vue linguistique (enquêtes quantifiables remplacées par des relevés sauvages, sans spécification de source), les critiques prononcées par les non spécialistes se font entendre encore plus souvent, notamment dans les médias, au moment de chaque nouvelle édition d'un dictionnaire spécialisé dans n'importe quel type d'argot.

D'une part, les non-locuteurs s'étonnent d'y trouver les expressions qu'ils emploient eux aussi, ce qui met en doute l'épithète réductrice des locuteurs qui sous-entend, pour certains, l'exclusivité de leur vocabulaire. D'autre part, les locuteurs de l'argot qui correspond au titre du dictionnaire sont déçus de ne pas y trou-

26 Les abréviations des dictionnaires utilisés sont répertoriées *infra* (cf. § Liste des abréviations).

ver un certain nombre d'expressions qui leur semblent représentatives (les « mots identitaires ») et/ou d'y trouver des expressions qu'ils ne connaissent pas : ceci peut soit discréditer l'auteur à leurs yeux, soit, paradoxalement, les frustrer et les mener vers le rejet de l'appellation de leur parler selon le titre proposé par le dictionnaire, comme on l'a vu, par exemple, pour le cas du *hantec* (cf. *supra* § 7.4).

En principe, si l'appellation du type d'argot en question ne nomme pas explicitement les usagers, l'identification des locuteurs avec cet argot s'opère volontairement : par exemple, nous pouvons nous identifier avec « le français branché » ou le rejeter en nous plaçant comme non-locuteur, même si la connotation du profil socio-professionnel d'un « locuteur typique » nous classe dans cette catégorie. En revanche, si l'épithète *x* de l'appellation (l'argot des *x*) est explicite, mais trop générale, des réactions virulentes se feront entendre : par exemple, *x = jeunes* – dans l'appellation l'argot des jeunes que nous utilisons abondamment.

C'est pour cette raison que nous avons introduit longuement ce sujet : à la recherche des universaux pour la production lexicale spontanée des jeunes, nous utilisons un terme générique, qui est pourtant facilement critiquable. Bien évidemment, il n'y a pas un vocabulaire argotique limité qui soit commun à tous les jeunes, mais cela ne veut pas non plus dire que c'est un lexique propre uniquement aux jeunes. Cette notion fait plutôt penser aux universaux argotiques propres à n'importe quel milieu de jeunes, aux spécificités propres au parler des jeunes d'une région (argot des jeunes de Brno), etc.

Cette réflexion pourrait donc faire croire que toute tentative lexicographique ou toute dénomination généralisante serait futile, car suspecte et facilement critiquable. Or, chaque travail sur la néologie apporte des résultats précieux pour la compréhension de l'évolution du lexique et, par conséquent, de toute la société : l'argotographie oscille entre futilité des détails et utilité des généralisations psycho-sociales.

Cependant, la validité d'un dictionnaire d'argot ne peut être reconnue qu'à la condition que plusieurs éléments soient cités, à savoir :

- a) la *période* de recherche (la datation apporte des informations précieuses pour la recherche sur la synchronie dynamique),
- b) le *résoléc* qui emploie le lexème recensé (qui témoigne de l'usage fréquent du terme auprès de locuteurs ancrés socialement, ce qui prouve qu'il ne s'agit pas d'hapax idiolectaux).

Si ces deux indications ne sont pas notées, la légitimité des critiques est indiscutable. Prenons par exemple deux dictionnaires d'argot qui ne se revendiquent pourtant pas en tant que travaux linguistiques : *Velký slovník hantecu* (VSH) et *Le vrai langage des jeunes expliqué aux parents* (VLJEP) et observons les deux critères en question : l'information sur la source des données et la période de leur recensement.

Pour le VSH, le constat est rapide : sans préface, sans épilogue, les auteurs se sont contentés de deux petites notes au bas de la page initiale. D'abord, ils avertissent qu'il ne s'agit pas d'un manuel convenable pour les moins de 18 ans (la trans-

gression crypto-ludique des tabous est d'ailleurs un des traits les plus typiques de l'argot) puis, ils admettent que leur choix est non exhaustif et affirment que certains termes peuvent être polysémiques. Ils ne comportent aucune indication sur les locuteurs ou sur la méthode qui a permis de collecter le corpus ; bref, un travail tout à fait suspect pour un chercheur, mais qui peut cependant se révéler être une source assez importante pour l'analyse des procédés argotiques utilisés.

Les auteures du VLJEP se désignent elles-mêmes comme des « collectionneuses de mots » et elles assurent le lecteur de l'utilisation large de tous les mots répertoriés dans tous les lycées de France. Un dictionnaire idéal d'« argot commun des jeunes », dirait-on donc. Reprenons, à titre d'exemple, l'expression *pélo* que nous croyons être limitée régionalement (cf. *supra* § 9.1) : ce lexème y est recensée sous la forme *pelos* sans réduction géographique. Ne parlons même pas de l'absence d'une limitation socio-spatio-ethnique de l'usage de la plupart des mots en verlan. En résumé, non seulement on peut douter très fortement de l'usage d'un mot donné dans tous les lycées de toute la France, mais surtout, il est utopique de croire que les lexèmes ont partout la même charge expressive, et encore au même moment – mais à quel moment ? la période de la recherche n'est pas indiquée non plus.

Les défauts de ce type peuvent être rencontrés dans la plupart des dictionnaires d'argot rédigés par des non-linguistes (et parfois, malheureusement, également par les linguistes). Ils discréditent ainsi toute tentative argotographique basée sur des enquêtes scientifiques de même que toute recherche en argotologie en général. Comme nous l'avons déjà mentionné, cette discipline apporte des éléments de réflexion quant à la compréhension de la motivation créatogène des néologismes et de l'arrière-plan psychologique et social de tous ceux qui emploient le lexique substandard expressif. C'est une pratique naturelle pour l'espèce humaine, donc digne d'être étudiée, même si cette dignité des chercheurs est parfois attaquée par les puristes les plus conservateurs.

Autour de la notion d'hapax

Quand on prononce le mot « hapax », cela évoque le plus souvent les « mots des auteurs », les néologismes des écrivains²⁷. Or, ce terme peut être utilisé différemment selon les approches adoptées. Nous allons nous servir de cette notion de façon complexe pour pouvoir différencier les mots d'argot commun et les mots qui se limitent aux micro-argots.

Dans son article de 1998, intitulé *De l'hapax au Robert : les cheminements de la néologie*, M. Sourdot²⁸ a su clairement montrer les conditions qui peuvent mener un néologisme candidat à l'intégration lexicale, c'est-à-dire de son statut d'hapax

27 Pour l'argot, remarquons notamment San Antonio (cf. Jana BRŇÁKOVÁ, *La créativité lexicale dans l'œuvre de Frédéric Dard*, Thèse sous la direction de Lubomír Bartoš, Brno, Université Masaryk de Brno, 2005).

28 Marc SOURDOT, « De l'hapax au Robert : Les cheminements de la néologie », in : *La linguistique*, vol. 34, 1998, pp. 111-118.

au statut d'unité lexicale stable. Un tel mot, issu de l'argot commun des jeunes, est inséré dans les dictionnaires de langue usuelle du type *Petit Robert* s'il arrive à remplir les conditions que Sourdout appelle « 4B = besoin, brièveté, beauté, bienséance »²⁹. Ce sont, en effet, des termes qui sont passées à l'argot commun (par exemple, *meuf*, *keuf* pour les verlanisations, etc.).

Les expressions limitées – ou plutôt connotées – générationnellement ont, à notre avis, très peu de chances d'entrer dans ce type de dictionnaires, au moins jusqu'au moment où les jeunes d'aujourd'hui vont les intégrer eux-mêmes, quand ils prendront de l'âge, à l'argot commun (ce qui est, par exemple, le destin probable de l'expression verlanisée *vénèr* pour « énerver/énervé,-e »).

Nous nous référons à Sourdout surtout pour sa réflexion intéressante autour de la notion d'hapax. Cette dernière nous a posé des problèmes méthodologiques considérables au moment de l'analyse et la classification des réponses obtenues dans les questionnaires. Sourdout comprend par hapax : « *sa première attestation dans l'usage parlé* »³⁰, mais il explique plus tard qu'un mot passe « *de l'état d'hapax, de création individuelle hic et nunc à l'état de néologisme, unité lexicale ressentie comme récente mais utilisée dans l'échange* »³¹.

Faut-il donc comprendre par hapax la première attestation ou une attestation isolée ? Prenons pour exemple l'expression *humr* = « une fille moche » (lit. « homard », par attraction paronymique avec *humus* = « humus, nausée », locution personnifiée). Il s'agit d'une expression propre à un seul résolecte, classe Z2.B du lycée brnois, où nous retrouvons six occurrences de ce terme, mais inconnue hors de la classe. Selon la première définition, il s'agit bien d'un hapax, puisque c'est la première fois que cette création est attestée dans l'usage parlé. Mais d'après la seconde, il s'agit déjà d'un néologisme puisque ce n'est plus une création individuelle, elle est passée à un usage fréquent. Ceci nous amène à revenir sur les définitions encyclopédiques de l'hapax et à définir notre positionnement par rapport à cette problématique. Nous allons appeler ce type d'occurrences « hapax d'une classe » ou bien « hapax résolectal » (par opposition à l'« hapax idiolectal ») pour contourner les ambiguïtés définitoires que nous allons présenter *infra*.

Le terme hapax est un emprunt au grec où l'expression *hapax legomenon* voulait dire « une chose dite une seule fois ». Implantée en linguistique (et notamment en lexicologie), elle signifie généralement *une attestation isolée* d'un mot ou d'une forme – une occurrence, un exemple – *dans un corpus donné*³². Ce corpus peut,

29 Marc SOURDOUT, « De l'hapax au Robert : Les cheminements de la néologie », in : *La linguistique*, vol. 34, 1998, pp. 111-118.

30 *Ibid.*, p. 111.

31 *Ibid.*, p. 113.

32 Les définitions ne sont pas univoques non plus : le PRE considère par hapax « *mot, forme, emploi dont on ne peut relever qu'un exemple (à une époque donnée ou dans un corpus donné); attestation isolée* », le TLFi est plus restreint encore : « *vocabulaire n'ayant qu'une seule occurrence dans un corpus donné* » ainsi que le *Dictionnaire de linguistique* (J. DUBOIS et al., *op. cit.*, p. 230) : « *une forme, un mot ou une expression dont il ne se rencontre qu'une occurrence dans un corpus donné, un œuvre* ». L'entrée sur Wikipédia semble apporter plus de précisions : « *n'est attesté que dans une seule source (corpus, état d'une langue, etc.) ou trop rarement pour être considéré comme une preuve valable permettant d'établir l'existence du mot et de sa forme dans une langue donnée* ».

selon le contexte, être aussi bien une œuvre particulière qu'une langue entière à une époque donnée.

Notre questionnaire est en quelque sorte une œuvre écrite, formée de trois corpus indépendants. Ainsi, si nous ne rencontrons une expression qu'en une seule occurrence, les définitions citées *supra* nous donnent le droit de parler d'un hapax dans un corpus donné, même si le mot est connu et utilisé dans les autres corpus.

Prenons pour exemple le lexème *painco* (verlan de « copain ») qui est attesté uniquement à Paris, et encore en une seule occurrence. Pourtant, ceci ne veut pas dire qu'il s'agit d'un hapax dans l'optique des définitions envisagées par Sourdot : « première attestation » ou « création individuelle ». Non seulement le terme *painco* est repéré par les dictionnaires de l'argot des jeunes (des cités)³³, mais sa variante au féminin *pineco* est assez fréquente dans notre corpus d'Yzeure.

Paradoxalement, pour notre étude statistique (cf. *Annexe 3*), il s'agit d'un hapax, compte tenu de sa faible fréquence dans le corpus parisien. Ceci montre que le mot est connu dans le résoclecte comme un des synonymes possibles pour dire « copain », mais, fort probablement, il n'y joue ni un rôle identitaire, ni un rôle expressif (étant donné sa banalisation au cours du temps et la fin de la mode pour ce terme). Sa prononciation dans la classe provoque même des moqueries dans une classe parisienne:

- Q : pour les copains ? si vous dites ce sont mes <+
 M : potes
 Y : les potes / les paincos
 Q : paincos / on dit aussi ?
 W : bah celle-là il l'a inventé là / J'Amais on dit ça
 M : il est trop mito

Il est probable que *painco* soit employé uniquement dans le groupe de pairs que le jeune Y fréquente en dehors du lycée (pendant les entretiens individuels, un de nos informateurs – F – le mentionne également), mais son absence dans les autres entretiens et également dans les autres dictionnaires récents – notamment dans le DZ – fait croire qu'il est considéré plutôt comme démodé par la plupart des jeunes.

Il apparaît comme évident que, du point de vue d'une approche néologique telle qu'elle est envisagée par Sourdot, on ne peut pas du tout se permettre de parler d'hapax. Toutefois, faute d'un terme adéquat et pour les raisons expliquées *supra*, nous allons garder l'appellation « hapax » dans les statistiques finales (cf. *Annexe 3*). Un « hapax » marquera alors les occurrences isolées, qui ne font probablement pas partie de l'argot commun du lycée. Dans l'énoncé précédent, nous insistons sur l'adverbe « probablement » puisque le nombre d'élèves n'est pas assez élevé pour pouvoir exclure l'idée que le terme fait partie du résoclecte et qu'il a été oublié quand les élèves ont cité les mots d'une série synonymique extrêmement riche du type *filles, argent, policiers, drogue*, etc. Cette acception d'hapax est

33 CTT (p. 212), *www.languefrancaise.net*, etc.

purement statistique et nous allons l'appeler désormais « *hapax statistique* » d'un corpus donné (abrégé en HS).

Notre étude ne peut pas se contenter de statistiques pures vu le nombre peu représentatif de questionnés. Rappelons qu'il était impossible et inutile d'augmenter ce nombre de questionnées, compte tenu du fait que l'unité de base pour notre recherche est une classe.

Les hapax statistiques doivent alors être nuancés par le critère de nouveauté du terme. Du point de vue de la néologie envisagée par Sourdou, l'hapax est alors concevable sous deux angles :

- a) soit comme une création individuelle *hic et nunc*
- b) soit comme une *première attestation* du lexème.

Nous allons présenter ces deux acceptions ainsi que les aspects qui sont saillants, à divers niveaux de recherche, pour l'attribution d'épithètes au terme d'hapax.

Hapax comme création individuelle : hapax idiolectal

Dans cette acception de la notion, l'hapax est un lexème qui est entré dans les questionnaires par un concours de circonstances ou qui correspond à des créations qui ne vivent que pendant un seul « délire » et sont oubliées peu après ou, le cas échéant, revivifiées occasionnellement. Nous appellerons les créations individuelles qui ne sont pas empruntées à d'autres résoclectes des « *hapax idiolectaux* ».

En réalité, leur détection est assez difficile puisque, au moment de l'entretien avec les élèves au sujet des formes rencontrées dans les questionnaires, ceux qui ont écrit des termes « suspects », c'est-à-dire aberrants par rapport à la logique morpho-sémantique, ont rapidement commencé à essayer de nous persuader que le lexème en question était fréquemment utilisé par le groupe de pairs de leur quartier. À ce moment, nous nous sommes rendue compte d'une incohérence méthodologique assez embarrassante : le questionnaire était introduit par la phrase suivante : « *Comment dit-on, entre copains, pour :* ». Or, les jeunes ont fait allusion tout d'abord à leurs pairs qui sont en dehors de la classe, ce qui privilégie la notation de termes inutilisés dans le résoclecte de la classe et ces derniers sont alors apparus comme des hapax idiolectaux.

Prenons pour exemple le cas de *palajd'ák*, terme noté par un élève assez « tchatteur ». Nous avons considéré ce terme comme un hapax idiolectal créé pour répondre à la question n° 14 (*fou*). Tout comme pour beaucoup d'autres termes dont l'origine est inconnue, l'étymologie de cette innovation expressive nous a paru obscure. Toutefois, lors de l'entretien qui a suivi le questionnaire, cet élève nous a donné une explication tout à fait logique pour la création de ce lexème, fréquemment utilisé parmi ses pairs. Il s'agirait de la nominalisation par ressufixation en *-ák* d'un argotoponyme *Palajda* qui désigne « la rue Palackého » (qui est une rue près de laquelle il vit, dans le quartier de Královo Pole à Brno). En effet, les élèves fréquentant l'école pour les enfants handicapés mentaux, située dans cette rue

sont appelés *Palajďáci*. Par métonymie, les jeunes du quartier font une extension de l'usage de ce mot à tous les fous : le terme se généralise.

Q: a palajďák? co to je palajďák?
F: no to je u nás tam taková ulica /
a tam chodijou takový ty postižení lidi

Q: et [palajďa :k] ? c'est quoi [palajďa :k] ?
F: bah c'est chez nous une rue quoi / et dans cette
rue y a ces gens genre handicapés qui la
fréquentent

Le fait de pouvoir déduire, à partir de ces explications brèves, la localisation de l'argotoponyme et la logique de la création du terme relève parfois d'un travail de détective émérite !

Le volume de lexique recensé ainsi que le fait que la recherche dans les classes ait due se faire dans un temps limité ne nous ont, bien évidemment, pas permis de nous faire expliquer l'étymologie et l'usage réel des lexèmes un par un, élève par élève. Ainsi, nous avons longtemps considéré comme hapax idiolectal le terme *acaby* pour « les policiers », noté deux fois par le même élève³⁴. Cette ignorance de notre part s'expliquait par son absence dans tous les dictionnaires d'argot consultés et par la faible transparence de son origine. Un jour, en regardant un journal en ligne, nous avons trouvé une photo d'illustration ciblant un panneau de signalisation routière et comportant un tag : *A.C.A.B.*. Nous avons tout de suite fait l'association avec *acaby* au pluriel, qui était resté irrésolu dans notre corpus. Grâce à ce coup de chance, une recherche ultérieure de cette abréviation sur Internet nous a permis d'éclaircir immédiatement son étymologie, son origine fortement cryptique, délibérément incompréhensible pour les non-initiés ainsi que le réseau de communication qui l'utilise et qui se recrute parmi les fans de football tchèque.

En réalité, il s'agit d'une siglaison à partir d'un slogan des « hooligans » pendant les matchs de football : *All Cops Are Bastards*. L'élève en question a donc fait référence à son groupe de pairs qui s'identifie apparemment avec ce mouvement, souvent proche des skinheads et des néo-nazis. La recherche sur Internet s'est révélée alors, une fois de plus, incontournable pour le travail de l'argotologue et cet exemple est le témoin d'une dynamique de recherche dans la circulation des innovations lexicales à l'époque actuelle.

Les hapax idiolectaux inexpliqués sont donc des formes qu'on ne peut pas prendre en compte dans les statistiques concernant le lycée, mais qui peuvent être intéressantes au niveau de l'analyse des procédés. Par exemple, notre corpus écrit de Brno ne contient qu'un seul exemple isolé de resuffixation en *-men* : *buzmen* = « une tapette », resuffixation de *buzerant* = « pédé ». Ce suffixe est pourtant assez présent dans l'innovation expressive des jeunes Brnois, que ce soit dans nos enregistrements ou dans les dictionnaires de *hantec*³⁵. Ce suffixe est motivé par

34 D'abord pour la question n° 25 (*policiers*) : *acaby*, puis pour la question n° 27 (*se faire attraper par la police*) : *ty zkurvení acaby mě zase braly* (« je me suis fait pécho par ces enculés de chtars »).

35 Dans le VSH, on rencontre un nombre significatif de termes resuffixés en *-men/-man* : à titre d'exemple, pour la lettre B, c'est *bicmen*, *bočmen*, *bormen*, mais le *buzmen* que nous avons relevé dans notre

le suffixe *-man* anglais, mais même avant l'arrivée massive de l'anglais, le suffixe *-mann* – prononcé [man] – a été probablement emprunté avec des mots d'origine allemande (p.ex. le jargonnesque : *fachman* = « spécialiste (d'un domaine) »). C'est pourquoi, de nos jours, on retrouve maints cas de variation de la prononciation [man] / [men]. Kateřina Rysová soutient notre hypothèse qu'il s'agit d'un suffixe productif dans l'argot des jeunes d'aujourd'hui, en recensant des expressions telles que *fetmen* = « un tox », *pařmen* = « un teufeur » (qui peut être féminisé en *pařmenka* = « une teufeuse »), *hašišman* = « un toxico » (< composé facilement compréhensible: *hashish* + *man*)³⁶. En français, ce suffixe est d'ailleurs également assez vivant, malgré la diminution de la resuffixation parmi les procédés formels du français ; mentionnons *richeman*, *biteman* (et les jeunes rangeraient également *mitoman* dans cette catégorie).

En argotologie plus qu'ailleurs, l'attestation isolée d'un item innovant a une valeur de témoignage. D. Szabó écrit à propos de ce paradoxe :

« Pour de nombreux sociolinguistes, des éléments lexicaux qui ne sont pas interprétables statistiquement « n'existent pas », alors que pour les argotologues, ce sont souvent les mots rares qui sont les plus intéressants »³⁷.

La richesse des séries synonymiques se prouve souvent grâce à des attestations isolées, mais originelles. L'observation de la circulation intra-groupale des créations des « tchatcheurs » qui ne sont pas encore répandues en dehors du résolecte apporte des preuves témoignant du rôle psycho-social de leurs créateurs dans le groupe (cf. *supra* § 8.6).

Pour revenir à la catégorisation des hapax, citons J.-F. Sablayrolles qui confronte les approches antagonistes des lexicologues et des lexicographes :

« Le recensement systématique de toutes les lexies émises, sans prendre en considération leur utilisation ou non par la communauté linguistique, conduirait à gonfler démesurément les dictionnaires, sans grand avantage, mais avec l'inconvénient de la confusion entre des lexies de statuts dissemblables. Cependant, les préoccupations purement lexicologiques [...] conduisent au contraire à s'intéresser au surgissement de la lexie et à son fonctionnement dans la langue, quel que soit son sort ultérieurement »³⁸.

Pour traiter des néologismes à faible usage, il propose de distinguer les « *mots aventuriers* » et « *les mots qui se diffusent* »³⁹.

Pourtant, l'insécurité linguistique au niveau graphique de beaucoup d'élèves dans les trois lycées, allant des fautes d'orthographe « classiques » à des cas de dysgraphie assez graves⁴⁰, rend souvent la lecture des termes notés problématique.

corpus n'est pas recensé. Un trait typique de ces lexèmes est que ce sont souvent des variantes des séries synonymiques qui vident rapidement leur charge expressive, ce qui provoque une resuffixation incessante.

36 Kateřina RYSOVÁ, *Slangový projev...*, op. cit., p. 5 et p. 11.

37 D. SZABÓ, *L'argot commun...*, op. cit., p. 113.

38 J.-F. SABLAYROLLES, *La néologie...*, op. cit., p. 167.

39 *Ibid*, p. 166.

40 À Paris, c'est souvent le maniement difficile de l'écriture latine pour des immigrants récents venus des pays arabophones.

que, voire impossible. C'est pourquoi l'interprétation d'un nombre considérable de lexèmes est plutôt intuitive. Dans nos tableaux, il y a certainement des hapax statistiques qui devraient être, en réalité, conformes avec le résolecte, mais la transcription orthographique était trop compliquée pour l'élève, ce qui a provoqué soit une graphie fautive, soit l'abandon complet de la tentative de notation du lexème. C'est notamment dans le lycée de Paris que le nombre et la qualité des réponses à l'oral et à l'écrit ont divergé de façon notable.

Hapax comme première attestation d'un néologisme en usage : hapax résolectal

Un autre type de définition de l'hapax, quoique plus discutable, s'avère être la « première attestation » d'un terme inconnu pour le chercheur qui a consulté auparavant tous les dictionnaires disponibles sans avoir trouvé le lexème recensé. Cette conception est discutable parce qu'il peut s'agir d'un terme pourtant déjà ancien dans l'usage du groupe. En proposant cette acception pour cette notion, M. Sourdot se rend compte du problème « *de l'écart qui peut exister entre première attestation et première apparition* »⁴¹. De même, J.-F. Sablayrolles estime que, dans la transmission des néologismes, « *la dimension temporelle peut s'étendre, parfois largement* »⁴².

La première attestation peut donc venir au moment du passage à l'état de néologisme, c'est-à-dire que les occurrences dans le résolecte peuvent être supérieures au chiffre 1, l'expression peut être fréquemment utilisée dans le réseau de communication concerné. Pourtant, cette acception de l'hapax nous permet d'appeler ce type de lexèmes des « *hapax résolectaux* », définis comme les premières attestations d'un néologisme qui est limité en usage dans le résolecte observé.

Au sens strict, il serait probablement plus correct de parler de « néologismes résolectaux », si l'on respecte la condition de l'utilisation dans l'échange proposée par Sourdot. Or, si nous privilégions quand même le terme d'hapax, c'est pour insister sur l'unicité, sur la limitation au réseau particulier. Nous nous inspirons d'un propos de J.-F. Sablayrolles⁴³ qui suppose que : « *pour la plupart d'entre eux, les réemplois ultérieurs sont assez improbables : ils risquent de demeurer des hapax* ». Cette acception large d'hapax nous permet de dissocier les « micro-argots » et les « argots communs » alors que la ligne de séparation est pourtant assez difficile à tracer.

Les niveaux d'extension pour les hapax résolectaux peuvent varier. Si les élèves revendiquent l'usage exclusif du lexème dans leur groupe de pairs, on peut proposer l'appellation « *hapax d'un groupe de pairs* » (ce qu'on a pu voir *supra* pour l'extension de l'hapax résolectal - *palaj'dák*).

Ce que notre étude permet d'observer statistiquement et de façon relativement objective, c'est le cas d'un terme limité aux échanges dans une seule classe du lycée. Si un terme qui n'a jamais été attesté auparavant a des occurrences éga-

41 M. SOURDOT, « De l'hapax... », *art. cit.*, p. 112.

42 J.-F. SABLAYROLLES, *La néologie...*, *op. cit.*, p. 200.

43 *Ibid.*, p. 166.

les ou supérieures à deux⁴⁴ dans une seule classe du lycée, nous parlerons désormais d'un « hapax d'une classe ».

Dans notre corpus, nous remarquons quelques termes « suspects », c'est-à-dire des termes qui ont de hautes fréquences d'emploi dans une classe mais qui sont absents dans les questionnaires et dans les entretiens avec d'autres classes du même lycée (la deuxième condition pour les retenir est qu'ils ne soient pas trouvés dans des dictionnaires ou sur Internet). Nous avons vu un exemple d'hapax d'une classe dans l'appellation pour une fille moche - *humr* - dans la classe Z2.B (cf. *supra* § 9.2). Poursuivons cette observation et citons d'autres cas intéressants :

- **Variation entre les classes à Brno : (vy)jetec – vyjetor**

Dans notre corpus de Brno, il est intéressant d'observer la variation d'une classe à l'autre, notamment en ce qui concerne la resuffixation des termes qui sont à la mode: prenons pour exemple les réponses à la question n° 51 (*être drogué*) qui montrent que l'expression *být sjetej*⁴⁵ = « être défoncé » (lit. « être glissé/descendu ») est de loin la plus en vogue chez tous les jeunes du lycée (34 occurrences). Par attraction avec d'autres adjectifs de même sens qui portent tous le préfixe *vy-* (*vysmaženej*, *vymáslenej*, *vypukanej*, etc.), l'adjectif *sjetej* qui porte le préfixe *s-* tend à être resuffixé en *vyjetej*. Il nous faut expliquer les nuances sémantiques de ces deux préfixes : tandis que le préfixe verbal *s-* a le sens d'un mouvement de haut en bas, le préfixe *vy-* exprime l'orientation de l'action de l'intérieur vers l'extérieur.

Dans l'imaginaire des jeunes qui consomment des drogues – peu importe leur type –, les expressions portant le suffixe *vy-* sont plus branchées puisqu'elles sous-entendent un sentiment d'évasion, au lieu d'une connotation de défaite, de chute (évoquée par le préfixe *s-* qui est employé plutôt pour l'autre que pour soi-même).

Pour revenir sur la catégorisation des hapax, observons maintenant les réponses des élèves de la classe Z2.A et de la classe 3.C pour la question n° 52 (*un toxicomane*). Tandis qu'en Z2.A, les jeunes privilégient la création d'un substantif à partir de l'adjectif *vyjetej* à l'aide du suffixe *-or* (formant ainsi l'hapax *vyjetor*⁴⁶ qu'on repère 3 fois dans cette classe), les élèves de la classe 3.C privilégient un suffixe plus courant *-ec*, en formant la variante *vyjetec*. Plus souvent, on rencontre la forme sans préfixe *jetec*. Pendant les entretiens, les jeunes revendiquent souvent l'unicité de leur résiolecte et l'appropriation identitaire des néologismes qu'ils considèrent comme étant inconnus des élèves des autres classes. L'affirmation que leur classe

44 Les termes à deux occurrences sont pourtant parfois un peu « suspects ». Il se peut, occasionnellement, qu'un élève plus faible en orthographe (ou moins motivé pour ce type d'enquête) ait copié sur le camarade à côté de lui.

45 La désinence *-ej* remplace traditionnellement, en tchèque commun (*obecná čeština*) la désinence normative *-ýj* (*sjetýj*).

46 Le suffixe *-or* pour dénommer les personnes semble être à la mode chez les jeunes, probablement à cause de son attraction paronymique avec le suffixe anglais. Malheureusement, notre corpus ne recense que les lexèmes courants (*magor*, *agresor*) ou tronqués (*vzorek* > *vzor*, *bavorák* > *bavor*), mais certains néologismes de ce type peuvent être entendus « sauvagement » : par exemple, Rysová recense le lexème néologique *krutor* = « mec chaud » (Kateřina RYSOVÁ, *Slangový projev...*, op. cit., p. 8).

a son propre lexique inconnu des autres – des hapax résolectaux - est d'ailleurs un universel dans tous les groupes observés, scolaires ou extra-scolaires.

Ces représentations sont souvent loin de la réalité (mais cette réalité est difficilement observable pour un observateur venu de l'extérieur). En fait, il s'agit plutôt d'un taux de popularité – du fait que certains mots soient plus en vogue que d'autres – qui est divergent dans les différentes classes pour les variantes synonymiques des lexèmes qui sont communément compris. L'unicité du lexique se présente surtout au niveau des glissements de sens dus aux créations pendant les « délires » ou aux « hlášky » (mais leur nombre est assez limité, vu que la plupart d'entre eux sont oubliés avant d'être lexicalisés).

- **Jeu de codage à Paris : un seize-quatre**

Trouver un exemple d'hapax d'une classe dans notre corpus à Paris a été une tâche relativement difficile, étant donné que le nombre de réponses par classe a été assez faible. Pourtant, nous observons une mise à la mode très perceptible pour un codage du mot *pédé* dans une classe 1PVR dans laquelle nous avons effectué la phase d'observation participante. En effet, cette apocope courante de *pé-déraste* est, dans la graphie économique des jeunes influencée par le langage sms, souvent modifiée en *PD* ou *P.D.*, voire *pd* en minuscules (on observe également la forme verlanisée abrégée *dèp* et sa variante siglée *DP*).

À des fins crypto-ludiques, les jeunes codent les deux lettres selon leur position dans l'alphabet français. Comme la lettre P occupe la seizième position et la lettre D la quatrième position, le *PD* donne alors le 16 4 ou le *seize-quatre*, ce qui est un nouveau terme pour « un homosexuel ». D'après nos entretiens, ce néologisme a été implanté dans le résolecte de la classe par un jeune récemment immigré en France et originaire de l'Algérie. Puis, il a été repris par les autres à cause de son rôle de « boss-tchatcheur », mais il s'agit, sans doute, d'un emprunt à un autre résolecte (probablement à un résolecte hors du territoire français ; cette version reste néanmoins à vérifier).

Le fait que nous soyons d'origine étrangère nous met dans une position d'insécurité linguistique quand nous parlons des hapax : il se peut que le terme soit connu de nos lecteurs. Cependant, après avoir consulté les dictionnaires et les moteurs de recherche sur Internet ainsi que nos amis français, nous nous permettons de dire que l'usage du mot est probablement limité à cette classe. Ce n'est pourtant pas un terme tout à fait inconnu des autres élèves du lycée – un jeune d'une classe avoisinante – qui est très copain avec certains élèves de la classe de 1PVR – note également un terme codé, mais il le note mal : 17⁴, ce qui fait penser que l'expression lui plaît, mais qu'il ne l'utilise pas activement.

- **Hapax ou néologismes « branchés » : exemples du corpus d'Yzeure**

En principe, nous restons prudente quand il s'agit de désigner un terme comme hapax d'une classe puisque nous ne pouvons que supposer et non affirmer que le terme en question n'est pas utilisé également dans d'autres classes et que les élèves ont juste oublié de le noter sur le questionnaire. Une seule certitude

peut être soulignée : en observant la haute fréquence d'emploi du terme dans une classe et son absence totale dans toutes les autres, nous pouvons déclarer que le terme en question est très à la mode parmi les élèves de la classe observée. Dans notre corpus d'Yzeure, nous répertorions quelques adeptes de la catégorie « *hapax d'une classe* » que nous présenterons *infra*. Or, comme nous disposons d'éléments non exhaustifs quant à l'adoption et la circulation du lexème de la part des élèves, il ne nous reste qu'à présenter une approximation hypothétique.

Dans la classe 2US, on constate une mode très prononcée pour l'expression *être pilo* (3 occurrences pour la question n° 47 (*être saouïl*) et 2 occurrences pour la question n° 51 (*être drogué*), dont une est orthographiée *pilot*. Cette expression nous a longtemps paru obscure du point de vue étymologique⁴⁷. Récemment, la piste des emprunts s'est révélé productive : *pilo* signifie « bourré, saoul » en tzigane romani⁴⁸ (d'ailleurs, l'emprunt à l'arabe : *être rhabbat* [χabat] pour « être saoul » est très à la mode dans cette classe – 4 occurrences, alors qu'il est absent dans les autres classes du lycée).

La même hésitation étymologique entoure l'expression *goil* ou *gwal* que cette classe utilise pour dénommer « une cigarette ». S'agit-il d'un hapax créé lors d'un « délire » limité au groupe ou s'agit-il d'un emprunt (ce qui serait probable compte tenu que cette suite de sons qui n'est pas caractéristique du français) ? L'étymologie de ce mot reste à être précisée.

En revanche, nous pouvons relever d'autres mots qui, en usage, paraissent limités à une seule classe et dont l'étymologie est assez rapidement compréhensible. C'est notamment l'usage métonymique (*se*) *faire un brinks/Brinks* pour « voler », attesté 3 fois pour la question n° 23 (*voler*) et 1 fois pour la question n° 24 (*le vol*), et ce, seulement dans la classe 2US. L'emploi métonymique du nom de la compagnie internationale de transport de fonds – la Brinks – pour un vol quelconque est un procédé tout à fait typique de l'argot.

De la même façon, la grande popularité de l'expression un *ouin-ouin* pour « un fou » dans la classe de Terminale et son absence dans d'autres classes fait penser qu'il s'agit d'un succès isolé, basé probablement sur une histoire amusante liée à son importation dans le résolecte. L'aspect phonique évoque l'image d'un fou chez quasiment tous les locuteurs français, mais personne ne nous a attesté l'usage de ce mot. Probablement, il s'agit également d'une métonymie : si l'on feuillette un peu l'histoire du show-business, on retrouve un personnage nommé *Ouin-ouin* dans un dessin animé *Les maîtres du temps*, par exemple. Encore plus probablement, ce mot a pu se généraliser à partir de l'émission *Nulle part ailleurs*, où un personnage du même nom était joué par Antoine de Caunes. L'utilisation isolée de ce mot dans une seule classe nous permet alors de parler d'un hapax d'une classe.

47 Pour l'anecdote, notons le cheminement de notre réflexion qui s'est révélée fautive beaucoup plus tard : nous avons d'abord songé que la graphie *pilot* avait pu éventuellement mener à une métaphore, puisque dans la même classe, l'expression *être dans le cosmos* avait également été recensée, ce qui aurait pu impliquer l'action de piloter. Nous avons également pensé à un rapport métaphorique probable avec le verbe de l'argot commun *planer* (6 occurrences) et il n'était donc pas difficile d'imaginer un glissement vers « piloter » et vers « être pilote ».

48 <http://projetbabel.org/forum/viewtopic.php?t=563&start=90>.

À ce point de la réflexion, nous souhaitons attirer l'attention sur une carence importante pour l'observateur étranger qui s'intéresse au lexique des jeunes Français : c'est le constat qu'*aucun dictionnaire fiable de l'argot commun des jeunes* n'ait été publié en France. Par exemple, le verbe *jarter* (apparu dans notre questionnaire 5 fois pour la question n° 8 (*être licencié*), 3 fois pour la question n° 20 (*faire honte à qqn*) et 4 fois pour la question n° 38 (*se séparer avec une fille*) paraît être employé assez fréquemment comme synonyme de *jeter* avec des emplois polysémiques – ce qui témoigne de son expressivité – mais il manque dans tous les dictionnaires qu'ils soient récents⁴⁹ ou pas, même si la profusion d'entrées obtenues par un moteur de recherche sur Internet est la preuve de son usage commun⁵⁰.

La situation est identique pour le verbe *remixer* (pour « mentir »), pour le substantif *choubabe* (pour « un toxicomane » ou pour « celui qui ne suit pas la mode ») et pour beaucoup d'autres, même si, pour ces derniers, l'extension vers l'argot commun des jeunes ne peut qu'être déduite par un observateur non-natif à partir de leur haute fréquence d'emploi sur les chats Internet (où l'âge du locuteur et sa domiciliation restent (pseudo)anonymes).

Revenons maintenant aux niveaux qui sont supérieurs aux résolectes d'une classe ainsi qu'à la problématique de l'acception du terme « hapax ». Aux niveaux qui sont au-dessus des collectifs limités (classe, groupe de pairs), il est déjà inopportun de parler d'un « *hapax du lycée* », même s'il s'agit de la première attestation scientifique du terme en question. D'abord, le succès isolé d'un terme dans un lycée entier et nulle part ailleurs est, à notre avis, assez rare. Notre schéma de la circulation inter-groupale (cf. *infra* § 10.4) présente une hypothèse sur la diffusion du lexique argotique parmi les réseaux de communication, diffusion qui s'effectue avec une dynamique remarquable.

Toutefois, les expressions propres à un lycée ne sont pas tout à fait rares. Il existe un stock d'expressions argotiques qui sont communes à tous les élèves du lycée et dont on hérite. C'est surtout le vocabulaire décrivant une réalité particulière pour le lycée (surnoms pour les matières, les professeurs, les endroits), mais il peut s'agir également d'expressions décrivant des actions non liées au lycée, qui ont un énorme succès dans le lycée à une époque précise et qui sont souvent diffusées dans d'autres résolectes grâce aux amitiés extra-scolaires.

À ce niveau, on a affaire à un passage relativement flou entre les « micro-argots » et les premiers niveaux de l'« argot commun ». Ce passage est facilité par l'arrivée des mass-médias (cf. *infra* § 10.4). La médiatisation de certains établissements scolaires a favorisé l'extension de son lexique argotique « hérité » vers l'argot commun. Prenons un exemple bien connu à ce sujet : les « argots des Grandes écoles », d'où on voit se diffuser le mot *bahut* (d'après le *Petit Robert*, sa première attestation date de 1832 !), entre autres⁵¹.

49 Son absence dans le *Dictionnaire de la Zone* (DZ) de 2006 peut être expliquée par le fait que son auteur le considère probablement comme appartenant à l'argot commun des jeunes et non au FCC.

50 M. Sourdot recense déjà ce « mot identitaire » dans son corpus de 1994, ce qui prouve que le terme est en usage tout au moins depuis une décennie (M. SOURDOT, « La dynamique... », *art. cit.*, p. 63).

51 http://fr.wikipedia.org/wiki/Argot_scolaire.

En somme, l'observation non systématique du lexique argotique des jeunes et l'absence d'une base de données actualisable dans les deux linguistiques (quoique ceci soit une tâche quasiment irréalisable, vu l'instabilité et la dynamique dans ce domaine) fait que nous rencontrons un nombre considérable d'expressions qui semblent être attestées pour la première fois par notre étude, mais qui sont, fort probablement, d'un usage fréquent. Le décalage entre la période d'enquête et la date de la publication de cet ouvrage fait que nous avons dû et devons encore relativiser un certain nombre de données. Il nous reste à espérer, tout au moins, que notre travail argotographique sera utile pour des recherches ultérieures sur la dynamique intergénérationnelle.

3. Des micro-argots aux argots communs : modélisation des niveaux argotiques et projet pour sa catégorisation

Grâce au choix de deux terrains de recherche dans un même pays (Paris et Yzeure), notre réflexion sur l'extension des lexèmes argotiques peut s'élargir au-delà du niveau le plus commun qu'on peut observer sur un terrain de recherche – un résoclecte du lycée. Nous comprenons par ceci le micro-argot qui se crée suite aux échanges verbaux pendant les récréations, avant et après les cours, parmi les élèves de différentes classes. Ces derniers font circuler les lexèmes qui sont les plus usités dans des résoclectes aux niveaux inférieurs – classe, groupe de pairs.

Il serait utopique de croire que tous les élèves ont un répertoire lexical identique, mais on peut envisager un certain stock – très instable, mais réellement existant – de lexèmes qui sont employés activement par une grande partie des élèves du lycée ou bien, au moins, compris passivement par le reste des élèves, plus passifs. Ce vocabulaire comporte une charge expressive forte à laquelle s'ajoute souvent une connotation identitaire générationnelle et un aspect néologique. Tous ces facteurs – d'ailleurs très proches de ceux exposés *supra* (cf. § 9.1) pour la détection du parasystème argotique des jeunes – favorisent l'appropriation identitaire du lexique circulant dans les couloirs, c'est-à-dire qu'ils privilégient le fait que les élèves considèrent ce lexique comme « leur langage », leur argot. Puisqu'il est compris communément, ce micro-argot est à la fois un « argot commun du lycée », argot commun de premier niveau sur une échelle que nous allons essayer de modéliser dans les lignes suivantes.

« Argot commun du lycée » : le lycée comme réseau de référence

Nous avons observé que les élèves des trois lycées font souvent des remarques sur la comparaison de la fréquence d'usage de tel ou tel lexème dans leur lycée par rapport au lycée fréquenté par un ami, membre du même groupe de pairs extra-scolaire, et dans lequel ils privilégient d'autres termes. Le plus souvent, ce type de remarque a concerné la comparaison de synonymes dans de longues séries synonymiques. Cette observation métalinguistique de la part de nos enquêtés

nous amène à croire que la particularité de ce que nous proposons d'appeler « *argot commun du lycée* » ne repose pas seulement sur la néologie, il repose également sur la fréquence d'emploi des termes, sinon couramment connus. Il s'agit souvent des termes « ressuscités » du vieil argot, des métaphores à la motivation transparente, etc.

Le fait que certains lexèmes soient privilégiés plus que d'autres dans l'interaction verbale entre les élèves du lycée, apporte aux jeunes un sentiment connotatif et, vis-à-vis des jeunes d'autres lycées, un sentiment identitaire. Au niveau micro-structural d'une classe, les jeunes font surtout référence, lors des entretiens, à leurs groupes de pairs extra-scolaires tout en niant leur attachement affectif au collectif de la classe ou du lycée.

Paradoxalement, il suffit de suivre ces mêmes élèves hors de la classe, dans une discussion parmi les élèves de différentes classes ou encore mieux, individuellement, pendant le trajet au/du lycée en métro, tram, etc. Il s'avère rapidement que le lycée est un réseau de sociabilité très fort, le réseau auquel les jeunes font référence beaucoup plus souvent qu'à leur groupe de pairs extra-scolaires. En classe, la démonstration d'une telle affectivité serait comprise comme un manque d'amis en dehors de la classe, mais en réalité, la plupart des élèves a trouvé ses meilleurs amis parmi les camarades de classe ou encore du lycée. Ceci est logique, étant donné que les élèves se fréquentent régulièrement et pour une période de temps beaucoup plus importante qu'avec les pairs de leur quartier (ce sont d'ailleurs souvent des anciens camarades de collège ou de l'école élémentaire).

Cet attachement affectif au lycée se présente également au niveau lexical. Bien que la notion d'« argot commun du lycée » soit difficilement définissable (essayons de le définir donc, de façon généralisante, comme : *le lexique ayant une fréquence d'emploi considérable dans toutes les classes*), les jeunes y font très souvent référence et cette notion existe donc dans leur « imaginaire argotique » (cf. *supra* § 7.4).

Prenons pour exemple une discussion autour de l'hapax *petržel* = « persil » (pour désigner « la marijuana »), rencontré dans le questionnaire d'un élève récemment arrivé au lycée. Ce dernier a affirmé son attachement à l'argot commun de son ancien lycée lors de l'entretien qui a suivi la passation du questionnaire :

Q: s tím petržel to jako má byt co?
 V: to vlastně u nás na škole / já jsem teďka přestoupil vlastně +> před pár týdnama na tuhle školu né
 Q: no a předtím byls kde?
 V: předtím sem byl na Sokolské a tam se tomu říkalo petržel jako
 Q: jako trávě ?
 V: no

Q: et avec le persil / tu voulais dire quoi là ?
 V: bah au fait dans mon lycée / moi au fait j'ai changé de lycée +> y a quelques semaines que j'suis là quoi
 Q: et alors avant t'étais où ?
 V: avant j'étais au [lycée sur la rue] Sokolská et là-bas ça s'appelait persil quoi
 Q: herbe ou quoi ?
 V: bah ouais

Nous regrettons de pas avoir pu utiliser les enregistrements que nous avons effectués dans les transports, compte tenu de l'impossibilité de transcrire qualitativement les propos, à cause du bruit et des chevauchements des voix qui ont rendu la réécoute impossible. Pendant ces conversations qui accompagnaient

notre phase anonyme d'observation participante, nous avons eu l'occasion d'enregistrer des séquences où les élèves s'exprimaient à propos des particularités lexicales de leur lycée.

Ainsi, un élève nous a expliqué son opinion sur la propagation – d'après lui immense – du terme *mrdna* (= « une bonne à baiser », cf. *supra* § 8.4) dans le lycée pendant le trajet en tramway du lycée au centre-ville de Brno. Ses représentations nous ont motivée pour revoir ce terme de plus près et développer, à partir de cette discussion⁵², plusieurs hypothèses importantes.

Argots communs des réseaux de communication plus larges

Si nous proposons de parler d'un argot commun du lycée pour décrire le lexique argotique privilégié dans le lycée entier, la même idée peut être associée aux niveaux plus larges et également plus virtuels. On pourrait parler d'un « *argot commun d'une ville* » pour marquer la propagation de certains lexèmes comme identitaires et connotatifs pour la plupart des jeunes de la ville. Le réseau de communication est cependant plus ou moins virtuel et s'opère surtout par le biais des médias.

Ceci est valable également pour les regroupements de jeunes autour d'une activité commune où l'on voit souvent surgir des formes argotiques (et pas seulement jargonnesques). Ces dernières sont utilisées de façon revendicative par les membres de ces réseaux de communication réels ou virtuels. À l'époque actuelle, ces réseaux se rencontrent le plus souvent sur les forums Internet où les jeunes se créent leur résolecte commun, qui a une forte connotation identitaire (cf. *supra* § 10.2, l'exemple de A.C.A.B.).

Variation diatopique et diastratique

L'attachement résidentiel revendiqué vis-à-vis de l'enquêteur peut s'étendre à la ville entière (c'est le cas de Brno) ou bien uniquement aux quartiers respectifs des enquêtés (c'est notamment le cas des cités de banlieues⁵³). Malgré une variabilité lexicale notable d'un quartier à l'autre, on entend plutôt parler d'un « *argot des jeunes des cités* », c'est-à-dire d'un argot commun à l'échelle nationale, au lieu d'un « *argot commun du quartier* », réalité beaucoup plus pertinente à décrire.

52 Suite à notre étonnement concernant l'emploi aussi massif d'un terme obscène et dépréciatif pour désigner une fille, il a exprimé l'idée que ceci traduisait l'absence d'éléments féminins au lycée et la frustration des jeunes garçons qui, en communiquant avec les quelques filles du lycée qui sont en minorité, n'apprennent pas à valoriser les femmes et se permettent ainsi plus facilement de les injurier. Bien évidemment, ce comportement machiste est rapidement oublié lors de la communication avec des groupes de filles inconnues, en dehors du lycée, ce dont nous pouvons témoigner suite à notre observation à la sortie des cours.

53 Ce phénomène a été observé pour les cités à Moulins (dont Yzeure est une ville-satellite) ainsi que pour les quartiers sensibles dans la banlieue de Paris, à la Courneuve, lors de notre recherche pour le D.E.A. (Alena PODHORNÁ, *Toponymie...., op. cit.*, pp. 133-156).

Pourtant, la rivalité entre les bandes de jeunes de différents quartiers se transpose souvent également dans la propagation identitaire des variétés lexicales qui sont supposées diverger par rapport aux formes privilégiées par les jeunes des quartiers avoisinants. La bataille suprême s'opère pourtant surtout au niveau impersonnel, sous la forme de tags insultants. Déjà à la Courneuve, dans le cadre de notre recherche de D.E.A., puis dans les cités de Moulins, nous avons souvent entendu des commentaires métalinguistiques du type : « *ça, nous, on dit pas, ce sont des bouffons de ... [nom du quartier] qui disent ça* », ce qui nous a amené à voir une différence majeure entre la revendication de l'identité locale en France et en République tchèque. D'abord, cette différence entre les revendications identitaires des jeunes en France par rapport aux jeunes Tchèques repose sur une mise en avant des variations diastratiques au détriment des variations diatopiques. Les jeunes Tchèques, en revanche, n'ont pas encore développé le sentiment de stratification sociale, lié à la façon de parler des jeunes. Ensuite, l'attachement identitaire au quartier, à la cité est également beaucoup plus prononcé dans les lycées professionnels en France qu'en République tchèque.

Lors de notre observation du parler des bandes de jeunes de différents quartiers de Brno, nous n'avons repéré que très peu de signaux de revendication identitaire – si typique pour les jeunes des cités de banlieue française – qui soit liée au quartier ou à la cité⁵⁴. Au contraire, toujours à Brno, beaucoup de commentaires épilinguistiques sont énoncés à propos du stock lexical particulier de leur ville natale qui a une tradition argotique très forte : on a donc affaire à un imaginaire argotique vis-à-vis de l'« *argot commun de la ville* ». Comme nous le verrons *infra*, à une micro-échelle, les jeunes Tchèques privilégient leur attachement au « style » du groupe à leur attachement au quartier ou à la ville.

Revenons encore sur la mise en avant des disparités sociales dans le vocabulaire argotique. Ce phénomène est toujours absent en République tchèque, même si la société commence rapidement à se polariser économiquement.

- L : ah ouais / Champins, Champmillan, Chartreux, Plessis [cités à Moulins] c'est la racaille
 M : non en fait i(ls) +> c'est tous des clans en fait // ya certains clans qui parlent beaucoup le verlan et par exemple euh / nous nous les ferronniers on ne parle pas beaucoup en verlan / très rarement / on a nos mots à nous / surtout des mots de la campagne quoi XXX comme génisse / pintade

Un propos de ce type est inimaginable dans le milieu tchèque où les jeunes des quartiers résidentiels se mélangent sans aucun problème avec les jeunes des cités H.L.M.

Nos jeunes interviewés ont exprimé plusieurs fois, de façon implicite, l'idée qu'il faut distinguer les argots communs des jeunes non seulement par rapport au quartier, à la ville, à la région (aux échelles diatopiques), mais surtout par rapport à la stratification socio-économico-ethnique. Très souvent, cet imaginaire argotique des jeunes est limité uniquement à la théorie, au niveau des représentations, entre « nous » et « eux » (*cf. supra* § 7.3, à propos de l'usage de *négro*) :

54 Le terme « cité » trouve difficilement son équivalent en tchèque où les connotations des grands ensembles ne sont pas encore nécessairement dépréciatives. On peut éventuellement le traduire, par resuffixation argotique, comme *sídlák* < *sídlíště* = « grand ensemble ».

ça dépend encore si c'est un Français de la cité i(l) parle comme nous mais si c'est un babtou de cheuri chais pas quoi / et bah non

En réalité, on ne peut retenir que quelques rares exemples pratiques du lexique qui ne dépasse pas les frontières sociales (cf. *supra* § 8.2, intensificateurs *hyper*, *ultra*) :

non / pas du tout / c'est hyper / c'est ultra // non je côtoie pas et je connais pas trop de leurs mots courants tu vois

Dans son ouvrage *La langue du quartier*, qui décrit le processus de la création de l'identité chez des jeunes issus de l'immigration maghrébine en banlieue rouennaise, Fabienne Melliani décrit le phénomène de l'opposition de la « langue du quartier » – un argot des jeunes – vis-à-vis du français « à la Charles Henri »⁵⁵ – le langage de la bourgeoisie. Bien qu'elle ne le dise pas explicitement, nous pouvons considérer que la langue de la bourgeoisie n'est pas seulement la langue académique véhiculée par l'école, mais qu'elle est également un argot des jeunes « branchés » des classes aisées de la population française. Envers ce dernier, les jeunes de banlieue sont particulièrement hostiles, ce que nous constatons à la suite de notre observation dans le lycée parisien.

En somme, à la différence d'une situation peu différenciée socialement en République tchèque, nous observons une véritable *scission entre les jeunes des cités et les autres*, c'est-à-dire ceux qui ne s'identifient pas avec cette nouvelle culture multiethnique. Or, en ce qui concerne la réalité observée de la position d'un observateur indépendant, il nous paraît plus propice de dire que les mots circulent librement et que cette scission touche surtout le *niveau des représentations* où les jeunes se créent des stéréotypes sur la façon de parler des autres, « eux », pas « nous » (en l'occurrence soit « bourges », soit « racailles » pour simplifier la situation en reprenant les sociotypes des jeunes eux-mêmes)⁵⁶.

Pourtant, si l'on observe la variabilité des réponses dans nos questionnaires, il nous semble que la réalité est beaucoup plus démocratique et perméable. À l'époque de l'aspiration des néologismes par les médias, le verlan se disperse dans l'argot commun des jeunes aussi facilement que les termes « branchés », issus des classes bourgeoises, se dispersent vers un argot commun. Cet argot commun choisit un néologisme-candidat pour un usage fréquent en fonction de son utilité et de sa force expressive et regarde seulement en arrière-plan le milieu social avec lequel il est connoté. Il existe bien évidemment des cas limites, des clichés représentatifs pour les deux pôles (*sur-verlanisation* d'un côté, *exagération d'affection* de l'autre), mais on peut dire que l'imaginaire argotique est, dans ce domaine de l'imaginaire linguistique, plus coloré que la réalité, qui tend plutôt vers une certaine démocratisation.

55 Fabienne MELLIANI, *La langue...*, op. cit., pp. 63-64.

56 Les petits écarts dans les pratiques et les grands écarts symboliques sont observés dans les parlers intragroupaux par d'autres sociolinguistes (Jacqueline BILLIEZ et al. « Parlers intragroupaux... », art. cit., pp. 163-193).

Appartenance au « style » ou appartenance au lieu : à propos des conflits identitaires

Repardons du constat, mentionné *supra*, que les jeunes Tchèques, au niveau de la micro-échelle de l'identification avec le quartier, privilégient plutôt la référence au « style » du groupe qu'à celle de leur quartier, leur rue, etc. Ceci est causé par le fait que les jeunes n'ont pas de point de repère commun au niveau identitaire, comme c'est le cas, par exemple, du point de repère ethnique pour les jeunes d'origine immigrée ou socio-économique pour les jeunes défavorisés des cités sensibles en France. Ainsi, les jeunes Tchèques se distinguent entre eux surtout par l'appartenance revendiquée à un « style ». Il peut s'agir d'amateurs de courants musicaux particuliers – hip-hop, house, punk, métal, etc., de sports ou d'activités marginalisées – tagueurs, skate-boarders, etc., voire même d'idéologies subversives – hooligans, skinheads, anarchistes, etc.

L'inclination pour tel ou tel type de sous-culture juvénile se présente surtout par l'attachement à un « look » vestimentaire spécifique, visible et identifiable à première vue. En regardant de plus près, la complicité avec d'autres groupes du même style est symboliquement revendiquée par l'usage des lexèmes argotiques spécifiques qui forgent leur identité groupale.

Sur les pages web, sur les blogs et sur les forums, les jeunes répètent leur vocabulaire « initiatique » pour se faire passer – aux yeux des membres d'autres groupes – comme des membres stables de la communauté de leur sous-culture respective. À l'époque de l'Internet, cette communauté devient de plus en plus large puisque les contacts permettent d'échanger avec les jeunes de tout le pays. Elle est également plus facilement observable, mais aussi plus virtuelle et falsifiable car, dans la vie réelle, un jeune sans amis, « dépendant » de l'Internet peut facilement prétendre être le boss d'un groupe de « chauds » pour compenser son échec parmi les jeunes de son âge. Bref, il s'agit d'un milieu intéressant à observer, mais peu fiable par rapport à une recherche sur un terrain réel.

Les jeunes de Brno sont fortement imprégnés de la façon régionale de créer des néologismes (cf. *supra* § 4.1 les suffixes typiques pour le *hantec*, notamment le suffixe *-ec*). Les Brnois sont généralement assez fiers que leur argot des jeunes diverge remarquablement du reste du pays, ce qui est lié à la fois au patriotisme exagéré des habitants de Brno et à la tradition argotique de la ville, dont le *hantec* fait partie. Nous souhaitons présenter ici un petit exemple qui dépasse le cadre de notre corpus, mais qui témoigne bien des conflits identitaires que les jeunes doivent subir face à leur façon de parler. Sur un forum de fans de tags et de graffitis⁵⁷ – d'ailleurs très prisé parmi les jeunes de notre lycée qui ont fait référence à la sous-culture des jeunes qui dessinent des graffitis et qui, par la suite, écoutent souvent du hip-hop – nous avons repéré une discussion tout à fait remarquable du point de vue de l'argotologie et de la problématique des argots communs que nous sommes en train d'envisager. En voici un extrait concernant l'usage du mot

57 <http://www.grafittishop.cz>. La graphie originale (souvent fautive) a été conservée dans les phrases tchèques.

hipec = « hip-hop », terme utilisé par les jeunes de Brno, créé à l'aide d'un suffixe emblématique *-ec*, au cours d'une « bataille » intra-régionale :

- A : Co poslochate???je mi jasny ze vetsina odpovy hipec,takze se ptam rovnou jakej???⁵⁸ A : Keske vous écoutez ??? j'suis sûr que la plupart d'entre vous va répondre du **hipec** donc je demande direct lequel ???
- B : Nelíbí se mi slovo „hipec“ !!!
Si uvědom co říkáš B : Moi j'aime pas le mot « hipec » !!!
Tu t'rends compte de c' que tu dis hein !
- C : hipec je pekne debilni slovo...a rikaj ho toyove eminemrevival, takze srane... ale z hopu je nej brnenska scena:) C : hipec, c'est un mot carrément débile... et ce sont les toys⁵⁹ qui le disent genre 'Eminem le retour', alors je les emmerde...mais pour le **hop**, la scène de Brno est la meilleure ☺
- B : Přesně tak „hipec“ valí **toyové**!!!
Brněnskej oldschoool ... B : Ouais exact, le « hipec » c'est le délire des toys !!! la Oldschool de Brno...
- A : demente co si na tom mam asi uvedomovat...hipec je proste zkratka hip-hopu nebudu to tady jak kreten vypisovat...a to ze se ti nelibi slovo hipec neni muj problem zmrde...hipec.hipec. hipec.hipec budu si to rikat jak chci ja ne ty...ptal jsem se akorat co poslouchate ne jaky slovo se vam libi a jaky ne...
mrдно... A : mongol, va ! de quoi je dois me rendre compte avec ça... hipec est tout simplement l'abréviation de hip-hop, j'vais pas l'écrire ici en entier comme un crétin...et le fait que t'aime pas le mot hipec n'est pas mon problème, enculé.....hipec. hipec. hipec.hipec j'vais le dire comme moi je veux et pas toi...j'ai juste demandé ce que vous écoutez et pas quel mot vous aimez et quel mot vous aimez pas...enculé⁶⁰, va !
- D : to je snad jedno jak tomu kdo rika????? kdyby tomu nekdo rikal **hipik** tak je to u prdele....no i kdyz hipik to je hodne ujety.....ale hipec je myslim uz zajety....mne pride debilnejsi rikat hop....ale tomu kazdej rika jak chce..... D : en effet on se fout de comment chacun l'appelle hein ?? si quelqu'un l'appelait hippie alors je m'en battrais les couilles...mais bon, c'est vrai que le hippie, c'est un gros délire at si quand même....mais je crois que le hipec est déjà bien intégré....moi, je trouve plus débile d'appeler ça le hop...mais laissons nommer ça chacun comme il veut...
- B : No říkej tomu jak chceš, je to tvoje věc... Tvůj boj kemo! B : Bof, appelle-le comme tu veux c'est ton blème ...Ton combat cousin !

Un jeune (A), apparemment originaire de Brno, lance une discussion qui tourne en combat métalinguistique entre un autre jeune qui habite sûrement dans une autre ville (B)⁶¹ et les autres jeunes qui essaient de commenter et surtout de paci-

58 Certains jeunes écrivent encore avec la diacritique (B), mais d'autres (A,C,D) l'ignorent pour des raisons économiques.

59 La polysémie du mot identitaire « toy » dans la communauté des taggeurs a été exposée en *supra* § 9.1.

60 Le mot *mrдна*, mentionné à plusieurs reprises dans le sens d'« une fille » (cf. *supra* § 8.4), est utilisé ici de façon péjorative pour insulter un garçon.

61 Nous pouvons établir la provenance des jeunes suite à l'observation de certains traits morphologiques : pour le jeune A, c'est surtout le changement typique *ou > ó* (*poslôcháte*) où l'allongement dialectal sert à augmenter l'expressivité du discours des jeunes Brnois (cf. *supra* § 9.2) et le néologisme *hipec* formé par insertion d'un suffixe *-ec* typique pour le *hantec*. Les intervenants B et C sont sûrement originaires d'autres villes (*mi, si, říkaj* du tchèque commun sont, à Brno, généralement remplacés par *mě, to si* (ou d'autres pronoms), *říkajou* ou *říkají*). L'origine de D n'est pas

fier les deux côtés (nous avons choisi les commentaires de C et de D). Ce qui nous paraît le plus important à souligner dans cette querelle métalinguistique, c'est le schisme que les jeunes vivent par rapport à la proclamation de leur appartenance à une sous-culture de fans de hip-hop qui entre en conflit avec leur appartenance régionale. Parler de « *hipec* » devant ses camarades de classe qui ne l'écoutent pas renvoie à un réseau de communication dont les membres sont reliés entre eux grâce à cette musique.

Or, parler de *hipec* devant les fans de cette musique en dehors de Brno renvoie de nouveau à la pratique régionale puisque ce néologisme entre en concurrence avec un autre terme expressif et économique pour ce genre de musique, à savoir l'aphérèse *hop*.

Néanmoins, il est intéressant de remarquer que la « pénalisation verbale » pour avoir privilégié le terme régional, n'empêche pas les jeunes B et C d'utiliser des termes qui sont, selon toute évidence, repris de la pratique argotique de Brno (nous avons expliqué les causes de cette mode *supra*, cf. § 7.4), il s'agit notamment des termes *sranec* (suffixe *-ec*⁶²) et *valí* – 3^e personne du pluriel du verbe polysémique *valit* = lit. « rouler »⁶³.

Cet extrait nous a servi comme témoignage d'un conflit identitaire que les jeunes vivent face à leur réseau de communication réel (camarades de classe) et, en même temps, face à leur réseau de communication de référence (souvent virtuel, ici, fans de hip-hop réunis par l'intermédiaire d'un forum sur Internet). À l'époque où les discussions sur les chats entre les jeunes deviennent quotidiennes, l'observation des conflits métalinguistiques dans des résolectes virtuels mériterait sans doute une attention plus approfondie de la part des linguistes puisque c'est souvent ainsi que les néologismes se diffusent et se figent dans les « argots communs ».

Du résolecte au sociolecte : des micro-argots à l'argot commun des jeunes

Dans les chapitres précédents, nous avons observé plusieurs niveaux de réseaux de communication qui créent le « résolecte commun » à tous ses membres. Si l'extension de ce réseau de communication est supérieur à un groupe de pairs ou à une classe scolaire, on peut commencer à parler des « argots communs ». Ces derniers sont définis par D. Szabó ainsi :

repérable aussi facilement, mais d'après son acceptation du mot *hipec*, on peut supposer qu'il vit probablement aux alentours de Brno.

62 Mais il se peut que ce mot soit utilisé de façon ironique, compte tenu du suffixe problématique en question dans le mot *hipec*.

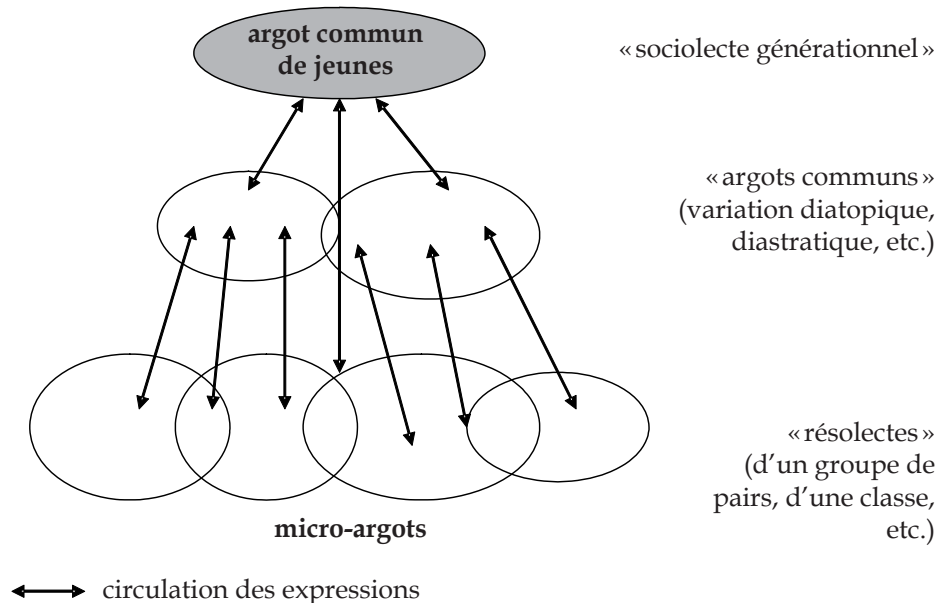
63 Zdeňka Hladká montre la polysémie et le degré extrême de désémantisation du verbe *valit*, aux racines dialectales, mais perçu comme expressif dans l'argot commun, et de plus, comme identitaire pour les jeunes Brnois (Zdeňka HLADKÁ, « Valím, vališ, valíme; k polysémii jednoho slovesa » [Je roule, tu roules, nous roulons; remarques sur la polysémie d'un verbe], in : Petr KARLÍK, Jana PLESKALOVÁ, Zdenka RUSÍNOVÁ (éds.), *Pocta Dušanu Šlosarovi. Sborník k 65. narozeninám*, Boskovice, Albert, 1995, pp. 143–146).

« Les éléments argotiques partagés entre plusieurs sous-groupes, groupes ou couches identifiables selon de [sic] différents critères socio-professionnels et géographiques, constituent des argots communs ; on peut ainsi parler, dans un sens (socio)-professionnel, d'argot commun des étudiants, ou, dans un sens (socio)-géographique, d'argot commun des cités ou d'argot commun budapestois »⁶⁴.

Si l'on passe dans notre schématisation à un niveau le plus général, on observe que les jeunes tendent à créer – malgré toutes les disparités groupales internes – un réseau commun à tous les jeunes, à former un lexique qui se démarque du vocabulaire commun au niveau identitaire générationnel. Ce niveau le plus général de l'argot commun propre à une génération, un « *argot commun des jeunes* », est souvent décrit comme un « *sociolecte générationnel* »⁶⁵. Au niveau lexical, ce sociolecte est caractérisé par un lexique à forte composante néologique (cf. *supra* § 9.1–2). Le sentiment d'une réelle existence d'un lexique commun qui soit propre à tous les jeunes est véhiculé notamment par les médias (cf. *supra* § 7.3). Dans ces derniers – et plus particulièrement dans les programmes destinés aux jeunes –, certains traits néologiques, à force de répétition, sont ressentis comme les marqueurs d'un sociolecte de la jeune génération.

Nous nous permettons de présenter ici un schéma récapitulatif qui visualise le nivellement allant des *micro-argots* à l'*argot commun des jeunes*, des *résolectes* au *sociolecte générationnel* :

Schéma n° 7 : Niveaux de généralisation des réseaux de communication



64 D. SZABÓ, *L'argot commun...*, op. cit., p. 64.

65 Cf. H. BOYER, « Nouveau français »..., art. cit., p. 3.

Nous insistons sur les intersections et sur les flèches qui symbolisent les va-et-vient constants du lexique, dont le caractère est particulièrement transitoire. Ce caractère transitoire est d'ailleurs la raison pour laquelle ce schéma reste dans le cadre de l'observation et de la déduction empirique. En réalité, la circulation du lexique est difficile à décrire avec les méthodes traditionnelles.

Les niveaux de généralisation proposés ici créent une sorte d'axe vertical sur lequel se placent différents types d'argots (micro-argots, argots communs). Nous allons présenter *infra* (cf. § 10.4) un axe horizontal, c'est-à-dire les sources qui alimentent lexicalement un résolecte donné. L  , il s'agira d'une réalité plus concrète, où nous tenterons d'expliquer la provenance des termes qui circulent dans le résolecte.

En résumé, la différenciation entre divers types d'argots se joue moins au niveau réellement observable du lexique propre à un groupe (et inconnu des autres), qu'au niveau des *représentations* où les jeunes considèrent certains lexèmes comme leurs mots à eux, leurs « mots identitaires », grâce auxquels ils peuvent se démarquer des autres groupes. Cet « *imaginaire argotique* » (cf. *supra* § 7.4) joue un rôle au moment de l'identification d'un lexème comme marqueur d'un groupe restreint (s'il n'est pas connu ailleurs d'après l'estimation des locuteurs) ou d'un groupe plus large (marqueur social, régional ou même générationnel). Partant de notre schéma vertical, nous allons proposer *infra* une méthode qui peut faciliter l'identification du niveau d'extension des lexèmes répertoriés dans un résolecte : la méthode des filtres successifs.

Méthode des filtres successifs comme outil de concrétisation d'un imaginaire argotique de l'observateur

Dans sa tentative de décrire les différentes formes argotiques, l'observateur d'un réseau de communication se pose la question de l'appartenance de tel ou tel lexème rencontré dans le résolecte à un type précis d'argot pour lequel ce lexème serait représentatif.    l'exception de quelques « mots identitaires » qui sont typiques de tel ou tel type d'argot, l'observateur d'un réseau de communication concret va rencontrer un lexique qu'il qualifiera de non-autochtone (par exemple, la présence de lexèmes issus du vieil argot dans l'argot des jeunes, de lexèmes considérés comme provenant de l'argot des jeunes dans le « français branché » des adultes, etc.). Pour ne pas se fier uniquement à l'intuition (   notre « imaginaire argotique »), il nous paraît opportun de présenter ici un outil qui pourrait accompagner le travail d'analyse – notamment pour les chercheurs non-natifs – dont l'imaginaire argotique est moins développé par rapport à celui des natifs – la méthode des filtres successifs qui permet une catégorisation approximative des lexèmes rencontrés selon des niveaux et des types d'argot concrets.

Au sens strict, la catégorisation du lexique selon la présence ou l'absence de lexèmes dans divers types de dictionnaires permet seulement de donner une tendance puisque les lexicographes ne réussissent pas à insérer à 100 % tous les lex  -

mes qui circulent réellement dans l'usage à une époque donnée. Ceci est encore plus problématique au niveau des néologismes dont l'avenir est difficile à prévoir et qui, à cause de leur instabilité potentielle, sont écartés consciemment. Avant de décider de leur insertion ou non dans les dictionnaires, les lexicographes attendent leur extension et stabilisation dans le lexique ou bien leur retombée en désuétude. Pendant cette période d'« attente d'intégration lexicographique », certains mots peuvent connaître une mise à la mode énorme, sans pour autant être retenus parce qu'au moment de la réédition, ils sont déjà démodés et mis aux « oubliettes ».

La situation décrite touche surtout le lexique non-standard qui est innové incessamment pour répondre au besoin de réactualisation des termes banalisés, dont l'expressivité s'est effacée suite à leur usage fréquent. Malgré tous ces défauts, les dictionnaires sont souvent la seule source objective pour décider si un lexème est non-standard et quelle est sa notoriété dans la population. Bref, le dictionnaire n'est pas un outil de repérage qui est fiable à tout moment, mais il est tout au moins un outil qui permet de s'orienter de façon générale et sur lequel on peut s'appuyer tout en ayant conscience de ses défauts. En tant qu'étrangère, nous apprécions surtout la possibilité d'obtenir un renseignement sur la notoriété d'un lexème, sur sa connotation sociale et sur son ancienneté. En premier lieu, nous cherchons toujours ces caractéristiques dans les dictionnaires, avant de demander l'opinion souvent subjective des locuteurs natifs. C'est pourquoi, en essayant de classer le lexique obtenu par les questionnaires pour en repérer les lexèmes propres aux résoclectes observés (cf. *supra* § 10.2), nous avons adopté la méthode des filtres successifs, basée sur le dépouillement des dictionnaires.

Nous avons découvert la méthode des filtres successifs relativement tard au cours de la rédaction de notre thèse pour l'appliquer à l'ensemble de notre corpus. Nous l'avons rencontrée également de façon assez floue ce qui a fait que nous l'avons développée différemment que l'auteur de cette notion, Patricia Lambert qui l'a appliquée au corpus lexical tiré des romans contemporains *Chourmo* et *Original Remix* dans le cadre de son D.E.A.⁶⁶. Pour la première fois, nous avons entendu parler des filtres successifs dans un article de C. Trimaille qui les commentait ainsi :

« Cette méthode consiste à rechercher les termes d'abord dans des dictionnaires généralistes (Petit Robert) puis plus spécialisés (Colin et alii, 2001 ; Pierre Adolphe et alii, 1998). L'absence d'un terme (avec identité de forme et de sens) de tout dictionnaire ou des premiers seulement, et/ou sa présence dans les seconds fonde le classement en non-standard »⁶⁷.

Or, à la différence de la vision que nous nous en sommes créée suite à cette citation, Patricia Lambert parle des filtres successifs ou des filtres consécutifs en soumettant le lexique qu'elle trouve intuitivement marqué générationnellement dans une grille comparative de trois dictionnaires, à savoir *Le Robert* (PR), *Le Dictionnaire d'argot* (DAFO) et *Comment tu tchatches !* (CTT) :

66 Patricia LAMBERT, 'Mises en textes' de parlers urbains de jeunes, Mémoire de D.E.A. sous la direction de Jacqueline Billiez, Grenoble, Université Stendhal-Grenoble III, 2000.

67 C. TRIMAILLE, « Pratiques... », art. cit., p. 131.

« Les trois dictionnaires devaient ainsi nous permettre d'observer et de comparer pour chacun d'eux : la présence ou l'absence des termes retenus par nous, les descriptions proposées par les auteurs et les types de catégorisations attribuées aux unités lexicales répertoriées. Le but était également de faire apparaître des termes qui ne figureraient dans aucun des dictionnaires et qui seraient par conséquent susceptibles d'être le produit de créations lexicales récentes ou spécifiques à nos textes et qu'il nous faudrait alors examiner »⁶⁸.

Notre application de cette méthode prend également en compte le *nombre d'occurrences* relevées dans nos questionnaires pour tel ou tel lexème et sa *présence vs absence* dans les dictionnaires choisis. De plus, nous essayons de comparer les dictionnaires d'argot commun et des argots spécifiques (notamment ceux qui portent sur la variation diastratique et diatopique) afin de pouvoir s'autoriser à classer le lexique dans le fonds argotique de tel ou tel type d'argot spécifique, ainsi que de repérer ce qui est particulièrement propre aux jeunes. Nous tenterons également de différencier par ces filtres quels sont les mots lexicalisés dans un argot donné et quels mots sont apparus dans nos questionnaires de façon plutôt aléatoire, c'est-à-dire s'il s'agit de mots expressifs axiologiques ou bien contextuels.

La méthode des filtres successifs appliquée au corpus des argotismes est encore dans une phase de projet. Pourtant, nous sommes d'avis que cette méthode pourrait aider notamment les traducteurs et les enseignants du F.L.E. lorsqu'ils hésitent sur le statut socio-stylistique des termes substandard. Les francophones étrangers se demandent souvent où chercher l'équivalent d'un terme substandard marqué (générationnellement, régionalement ou autre) et comment cerner sa connotation, sa notoriété et les autres facteurs nécessaires pour sa traduction adéquate.

Si l'on applique également cette méthode au corpus tchèque, l'aspect comparatif est plutôt complémentaire : nous sommes davantage consciente aussi bien en tchèque qu'en français des nuances qui entourent les divers lexèmes, mais une analyse de ce type permettra tout au moins de dégager les points forts et les points faibles de la lexicographie tchèque.

Nous allons donc essayer de proposer d'abord l'application de cette méthode au lexique argotique recensé auprès des jeunes du point de vue théorique. Ensuite, sur l'exemple concret d'une question issue de nos questionnaires, nous verrons à quel point cette méthode peut aider à repérer les néologismes propres soit aux jeunes en général, soit à un résoclecte concret, et à montrer le rôle de différents lexèmes au niveau de leur expressivité.

- 0. *Avant-propos*

Si nous prenons la liste des réponses obtenues dans le cadre d'une thématique argotique, nous pouvons observer un mélange de plusieurs types de réponses. Le plus souvent, les jeunes ont réagi spontanément au contexte que nous avons présenté. Ce dernier – une petite phrase ou un geste – avait pour but d'évoquer le mot expressif le plus courant parmi les jeunes ou, éventuellement, une série de synonymes pour certaines thématiques « riches » (cf. *supra* § 10.1). Or, certains

68 Patricia LAMBERT, 'Mises...', *op. cit.*, p. 45.

élèves ont noté non seulement le lexique le plus fréquent mais aussi leurs propres associations, commentaires et actualisations (termes relevant de leur idiolecte), ce qui a remarquablement compliqué l'analyse des réponses écrites⁶⁹.

Dans un échantillon de locuteurs aussi petit qu'une classe – où le nombre d'élèves est stable et ne peut pas être augmenté pour assurer une représentativité plus fiable des données –, il est parfois difficile de décider si les deux occurrences d'un lexème noté par deux copains, assis l'un à côté de l'autre, ne sont pas une création *ad hoc* de l'un qui soit recopié par l'autre ou s'il s'agit vraiment d'un lexème néologique qui circule dans la classe et que les autres ont tout simplement oublié de noter. Tous les hapax statistiques (une seule occurrence dans le corpus), en revanche, ne sont pas des hapax idiolectaux (*cf. supra* § 10.2).

Pour toutes ces raisons, il faut analyser l'ensemble du lexique et se fier à son intuition aux moments où le faible nombre d'occurrences signale des créations suspectes.

- 1. *Premier filtre : repérage et mise de côté des lexèmes neutres ou sans pertinence*

Comme nous l'avons ébauché dans l'avant-propos, chaque question comporte un certain nombre de réponses qui sont suspectes à la fois à cause de leur faible occurrence et de leur sens bizarre, et parfois aussi à cause de leur illisibilité (c'est souvent le cas des réponses du corpus parisien). Allant trop vite, les jeunes ne se rendent souvent pas compte qu'ils notent des hyperonymes, des hyponymes non-marqués ou des synonymes partiels, ou bien même des réponses pour une autre question.

Les jeunes ont également tendance à répéter l'intitulé de la question s'ils n'arrivent pas à trouver une association immédiate, un synonyme approprié. Parfois, le synonyme qui leur vient à l'esprit est standard, parfois même soutenu ; il s'agit soit d'une hypercorrection fautive, soit – plus fréquemment – d'une ironie, de l'expressivité stylistique. Rappelons qu'un terme standard, tout à fait neutre, peut être également expressif puisque son usage est transgressif par rapport à la norme communicationnelle (*cf. supra* § 9.1). Or, du point de vue lexicographique, cette question doit être mise de côté. Ainsi, le premier filtre devra avoir pour but de séparer les termes argotiques, substandard, marqués qui seront analysés de plus près par les autres filtres. En somme, ce filtre doit laisser de côté :

- des expressions *neutres, non marquées* – il s'agit soit des répétitions de la question (faute de manque d'un équivalent expressif ou par hypercorrection ou par ironie), soit de synonymes partiels non marqués, hyperonymes, hyponymes
- des expressions *marquées pour une autre question* (par distraction, ils remplissent une autre case ou il peut s'agir d'une association fautive)
- des *commentaires des élèves*
- des *expressions obscures, irrésolues* (graphie illisible, inachèvement incompréhensible, etc.)

⁶⁹ La phase de l'entretien collectif a permis de préciser l'extension de certains lexèmes notés, mais faute de temps et à cause de la fatigue des enquêtés, les réactions du collectif – qui procurent le meilleur filtre pour l'analyse – ne peuvent pas être obtenues pour tous les lexèmes notés.

- 2. *Deuxième filtre : repérage et mise de côté des lexèmes expressifs axiologiques et contextuels*

Selon la définition moderne de l'argot, chaque lexème expressif qui circule dans un réseau de communication cohérent et qui y remplit à la fois les fonctions conniventielle et identitaire peut être considéré comme argotique. Or, il existe un bon nombre de cas de lexèmes recensés qui sont expressifs et remplissent uniquement la fonction conniventielle, sans être perçus comme identitaires (soit pour leur co-appartenance à plusieurs registres ou plusieurs types d'argot, soit pour leur caractère aléatoire). À côté des termes de l'argot commun, qui seront filtrés ultérieurement, nous avons notamment des termes expressifs que les jeunes utilisent de façon peu régulière, qui ne sont pas lexicalisés pour la question posée. On observe ainsi un nombre d'occurrences assez faible pour ce type de lexique recensé, qualifiable d'*expressivité contextuelle*. Toutefois, ce lexique est intéressant à observer car c'est ainsi qu'on se rend compte de quelle manière fonctionne l'expressivité et quel est le processus néologique de figement qui suit souvent les actualisations les plus réussies.

Dans le second filtre, nous allons donc séparer les lexèmes argotiques qui semblent être figés (occurrences les plus importantes) et nous mettrons de côté tous les lexèmes qui véhiculent soit l'expressivité axiologique, soit l'expressivité stylistique (cf. *supra* § 5.3). Quant à l'*expressivité axiologique*, elle touche surtout le côté dérivationnel : les termes neutres deviennent diminutifs, augmentatifs, mélioratifs, péjoratifs. Quant à l'*expressivité stylistique*, elle englobe des actualisations *ad hoc* qui n'ont pas une valeur lexicographique, mais qui ont une valeur stylistique importante et qui sont des candidats éventuels à une lexicalisation ultérieure. Ce sont le plus souvent des glissements de sens métaphoriques visant à faire rigoler ou à ironiser, ou des jeux de mots non figés ayant pour but de faire un effet comique. Il peut s'agir aussi d'hapax formels idiolectaux.

Les deux critères pour mettre de côté les mots expressifs que nous qualifions comme porteurs d'*expressivité contextuelle* sont les suivants :

- 1) *L'absence de sens et/ou de forme* de tous les dictionnaires et bases de données consultés
 - 2) *L'unicité dans notre corpus écrit* (et en même temps la condition que le lexème n'ait jamais été attesté à l'écoute dans une conversation spontanée pendant l'observation participante).
- 3. *Troisième filtre : repérage et mise de côté des lexèmes de l'argot commun*

La notion d'argot commun que nous promouvons tout au long de cette étude se montre particulièrement pertinente pour délimiter la frontière entre le lexique expressif axiologique (hypocoristiques, diminutifs, etc.) qui, également, porte souvent la marque lexicographique *fam.* et le lexique expressif socio-stylistique, c'est-à-dire le vocabulaire connoté socialement (marque *pop.* et *arg.*) et situationnellement (marque *vulg.* et aussi *fam.*⁷⁰) dans la pratique lexicographique française. Pour notre troisième filtre, nous séparerons le lexique argotique qui porte

70 Quant au problème de l'envergure trop grande de la marque *fam.*, cf. *supra* § 5.1.

une spécification générationnelle et/ou sociale et/ou géographique du lexique de l'argot commun.

Cet *argot commun* se présente :

- dans la lexicographie française : sous la forme de lexèmes qui figurent dans les dictionnaires d'usage du type *Le Petit Robert* ou *Le Petit Larousse* (nous prenons notamment en compte le PRE), suivis par une des marques lexicographiques *fam. (arg. fam.), pop., arg., vulg., péj.* et/ou dans le *Dictionnaire du français non-conventionnel* (DFNC) et/ou dans le *Dictionnaire d'argot* (DAFO), partout sans spécification d'appartenance à l'argot des jeunes.
- Dans la lexicographie tchèque : il se présente sous la forme de lexèmes qui figurent (souvent) dans les dictionnaires du tchèque standard (du type SSJČ), suivi par une (ou plusieurs) des marques lexicographiques *expr., ob., hov., slang., zhrub.* et/ou dans le *Dictionnaire du tchèque non-standard* (SNČ) ou encore dans le dictionnaire du tchèque non-conventionnel d'Ouředník (ŠJČ), de préférence l'édition de 1988⁷¹.
- Dans tous les dictionnaires cités, la condition nécessaire est que le lexème ne doit pas comporter de spécification d'âge, de lieu ou de milieu social.

Selon nos critères délimitant le parasystème argotique des jeunes (*cf. supra* § 9.1), les termes de l'argot commun ne devraient théoriquement pas être perçus comme étant propres à ce parasystème générationnel. En pratique, les rééditions des dictionnaires ne prennent pas trop en compte le vieillissement et les tombées en désuétude de nombreux argotismes. La renaissance des termes du vieil argot par les jeunes porte souvent une forte coloration identitaire pour la génération qui a ressuscité le terme en question. Comme il ne s'agit pas d'un néologisme, notre filtre lexicographique ne peut que recenser ces termes revivifiés comme appartenant à l'argot commun.

- 4. *Quatrième filtre : classification de différents types d'argots communs*

Grâce à la consultation de différents types de dictionnaires d'argot spécialisés, ce dernier filtre nous permettra de séparer les néologismes qui n'ont jamais été retenus dans les dictionnaires et le lexique stable des différents types d'argots communs. Le filtre nous permet de classer le lexique selon divers *argots communs* décrits par les dictionnaires:

- a) en République tchèque : l'argot commun régional – *hantec* (VSH)
- b) en France : de l'argot commun socio-ethnique, dit *argot des jeunes des cités* – le FCC (CTT, DZ)
- c) dans les deux pays : l'argot commun des jeunes – le sociolecte générationnel commun (pour arriver à répertorier ce type d'argot, il faut combiner les notes d'emploi auprès des jeunes dans les dictionnaires mentionnés pour

⁷¹ Dans la nouvelle édition de 2005 de *Šmírbuch jazyka českého* (ŠJČ, Editions Paseka), il apparaît que l'auteur s'inspire assez souvent des dictionnaires du *hantec*. Il est vrai que, récemment, la médiatisation de ce parler a permis la compréhension d'un bon nombre de lexèmes mais au niveau de l'usage commun actif, certains termes nous paraissent être très connotés régionalement et ne s'emploient, dans les actualisations des locuteurs non-Brnois, qu'avec un ton parodiant le *hantec*.

le 3^e filtre et les quelques dictionnaires disponibles : VLJEP pour le français et SPM pour le tchèque)⁷².

Une fois les lexèmes recensés filtrés, nous devrions obtenir une liste des néologismes qui ont un taux d'occurrences statistiquement important pour ne pas être considérés comme hapax et dont le sens et/ou la forme n'a jamais été recensé dans les dictionnaires d'argot que nous croyons être les plus représentatifs pour le lexique substandard dans les deux langues.

Ainsi, nous pouvons comparer les cooccurrences entre différentes classes pour décider si le lexème est propre au résoclecte d'une classe ou du lycée entier. Elles peuvent également être comparées entre différents corpus (pour le cas de nos deux terrains français – Paris *vs* Yzeure) afin de décider s'il s'agit d'un emploi limité régionalement ou pas. Pour vérifier l'extension des termes dans l'argot commun des jeunes, il nous semble important de consulter les moteurs de recherche sur Internet qui confirment ou infirment – généralement assez rapidement – l'intuition de l'observateur. Nous avons vu *supra* (cf. § 10.2, sur l'exemple du verbe *jarter*, etc.) que certains lexèmes font partie d'un argot commun des jeunes sans jamais être retenus dans les dictionnaires.

La liste du lexique filtré pourrait alors être à la base d'un dictionnaire de l'argot commun des jeunes, même si nous sommes persuadée que celui-ci échappe sans cesse à la description par son instabilité et sa « mise à la mode » brusque et éphémère. Pourtant, la description continue du lexique qui porte une valeur identitaire pour les jeunes est importante pour la compréhension de leur vie grégaire et de leur attachement aux collectifs réels ou virtuels.

Application de la méthode des filtres successifs sur nos questionnaires

Une présentation détaillée d'un projet de catégorisation du lexique recensé par un questionnaire ciblant les argotismes des jeunes ne peut être utile que s'il est complété par une démonstration pratique sur un échantillon de nos questionnaires.

Prenons donc la toute première question n° 1A (*la famille / rodina*) et observons par le biais de grilles comparatives les universaux argotiques (et autres) des jeunes Français et Tchèques.

Pour mieux comprendre la suite logique, nous allons commenter la grille suivante pas à pas. Nous utiliserons les abréviations suivantes : *occ.* = occurrences, *P* – Paris, *Y* – Yzeure, *n° X* – numéro de la question à laquelle le terme appartient plutôt (s'il est mal noté). Nous avons parfois adapté la graphie retenue à l'orthographe conventionnelle, ceci afin de rendre le lexique lisible et unifié. Le lexème est mis en gras, les contextes éventuels en police simple.

72 La liste des abréviations des dictionnaires consultés, (cf. § *Liste des abréviations utilisées*) prend en compte les dictionnaires publiés jusqu'à juin 2006.

Tableau n° 28 (comportant 5 sous-tableaux): **Grilles comparatives commentées, créées à partir des filtres successifs pour la question n° 1A (la famille / rodina)**

1) Lexèmes neutres ou sans pertinence

expression française	occ. corpus	origine, procédé	expression tchèque	occ.	origine, procédé
la famille	4 P 8 Y	(non marqué)	rodina (« famille »)	21	(non marqué)
mes parents	1 Y	hyponyme (non marqué)			
mes proches	1 Y	hyperonyme (non marqué)			
c'est les vieux	1 Y	synonyme marqué <i>fam.</i> (PRE) pour « les parents » <i>cf. n° 2A</i>	naši (« mes parents », lit. « les nôtres »)	1	synonyme marqué <i>ob.</i> (tchèque commun) dans SSJČ, chez les jeunes il est utilisé uniquement pour les parents, ellipse de « nos (parents) » = <i>naši</i> (rodiče), pronom nominalisé (SSJČ note qu'il peut être employé pour la famille en général), <i>cf. n° 2A</i>
maman	1 P	hyponyme, affectueux <i>cf. n° 2C</i>			

Dans le premier filtre, nous avons donc repéré les termes neutres (identiques, hyperonymes ou hyponymes non marqués) ou sans pertinence (puisqu'ils correspondent plutôt à une autre question et sont donc perçus comme des synonymes partiels).

2) Lexèmes expressifs axiologiques et contextuels

expression française	occ. corpus	origine, procédé	expression tchèque	occ.	origine, procédé
			rodinka (« petite famille »)	1	diminutif de rodina
la famille tuyau de poêle	1 Y	locution figée, métaphore désignant la famille dont les membres ont entre eux des relations sexuelles, emploi ironique	sebranka « ramassis, troupeau »	1	emploi métaphorique ironique
le groupe	1 Y	hapax non attesté ailleurs; actualisation contextuelle, synonyme	kolona « colonne, section, équipe »	1	hapax non attesté ailleurs (emprunt à un autre résoléc-te ?), famille en tant que groupe organisé, emploi métaphorique

expression française	occ. corpus	origine, procédé	expression tchèque	occ.	origine, procédé
		partielle sans connotation argotique comme dans le cas de son équivalent tchèque			

Dans ce second filtre, nous avons repéré d'abord les expressifs axiologiques (ici seulement le diminutif *rodinka* dans le corpus tchèque) et ensuite les actualisations stylistiques non lexicalisées, qui sont porteuses d'expressivité contextuelle.

3) Lexèmes de l'argot commun

expression française	occ. corpus	origine, procédé	expression tchèque	occ.	origine, procédé
la tribu	2 Y	vieux glissement de sens métaphorique, probablement à cause d'un sème commun de « famille » dans la terminologie de la biologie, (PRE - <i>fig.</i> ; <i>péj.</i> ou <i>iron.</i> « grande et nombreuse famille », DAFO-0, DFNC - 0)	famílie (« tri-bu »)	7	(SSJČ - <i>ob.expr.</i> , SNČ - <i>souvent péj.</i>), emprunt à l'allemand <i>Familie</i> , rallongement de la voyelle qui fait un effet ironisant, péjoratif
			to je v pohodě famílie (« c'est une tribu cool ») / ta naše Famílie (« eh bien, notre tribu »)	12	emprunt moins adapté (dont témoignage aussi 1 occurrence avec l'initiale en majuscule typique pour l'allemand), semble être plus neutre par rapport à <i>famílie</i> , mais malgré l'absence d'attestation dans les dictionnaires (à cause de la proximité avec <i>famílie</i>), courant dans l'argot commun

En filtrant les lexèmes de l'argot commun⁷³, nous pourrions les différencier encore en distinguant ceux qui comportent une expressivité inhérente (procédés formels et emprunts) et ceux qui sont créés par glissements sémantiques (expressivité adhérente) – dans ce cas de figure, la ligne de séparation est identique à la colonne soulignée entre les langues.

⁷³ Une preuve complémentaire pour savoir s'il s'agit vraiment de termes d'argot commun est, dans notre corpus français, une mini-enquête supplémentaire que nous avons effectuée auprès d'une dizaine de professeurs du lycée yzeurien. Le lexème *tribu* a été noté trois fois par deux trentenaires et un soixantenaire.

4) Lexèmes faisant partie d'argots communs spécifiques

a) argot commun régional - *hantec*

expression tchèque	occ.	origine, procédé
to je família (« quelle tribu »)	2	(VSH), emprunt à l'allemand <i>Familie</i> , adaptation dialectale typique de la désinence du fém. <i>e > a</i>
familia	2	<i>idem</i> , sans prolongation du <i>i</i> , non attesté dans les dictionnaires, mais il s'agit d'une variante moins adaptée du même emprunt

b) argot commun socio-ethnique - FCC

expression française	occ. corpus	origine, procédé
la/sa mifa	11 P 4 Y	(CTT, DZ) forme abrégée de <i>millefa</i> , verlan de famille
la millefa	1 P 3 Y	(CTT), verlan de famille

c) argot commun des jeunes attesté dans les dictionnaires

expression française	occ. corpus	origine, procédé	expression tchèque	occ.	origine, procédé
la/sa mifa	11 P 4 Y	(VLJEP), <i>répétitif</i>	0		
la millefa	1 P 3 Y	(VLJEP), <i>répétitif</i>	0		

Le dernier filtrage « présence/absence dans les dictionnaires » confirme donc nos deux hypothèses qui ont été exposées au début du § 10, à savoir :

- Premièrement, dans la lexicographie argotique française, le FCC et l'argot commun des jeunes (ACJ) sont souvent compris comme synonymes. Une raison de ce mélange (qu'on observe notamment dans le VLJEP) est le fait que le lexique des jeunes banlieusards (notamment de la région parisienne) se répand dans l'ACJ (cf. *supra* § 7.2-3). Un de nos informateurs, lui-même locuteur de FCC, remarque à ce propos :

F : le problème en fait c'est que la façon dont parlent les jeunes en France / ben en tout cas à Paris / dans la région parisienne / à la campagne je connais pas / mais c'est très influencé par justement les jeunes de banlieue // les jeunes de banlieue ils ont une façon de parler et ça s'étend après à tous les jeunes

On a alors affaire à un conflit entre l'usage expressif identitaire dans le cadre du FCC et l'usage seulement expressif dans le cadre de l'ACJ, notamment dans le cas des verlanisations.

Selon nos critères de perception des mots verlanisés (cf. *supra* § 7.2), la verlanisation *mifa* / *millefa* avec ses 7 occurrences dans le lycée d'Yzeure, est à la limite entre le FCC et l'ACJ (>10 occ.). Nous estimons que ce terme est communément connu puisqu'il s'agit d'une verlanisation assez ancienne (promue par les chansons rap) mais qui reste quand même connotée socialement, notamment dans le contexte de la famille au sens figuré, famille symbolique comme l'union de personnes ayant des caractères communs. Dans cet emploi, qu'on peut rencontrer

facilement – dans les chansons rap, par exemple – ce terme a une coloration positive et fortement identitaire.

- Deuxièmement, les colonnes vides dans la grille c) pour le côté tchèque témoignent bien de la réalité lexicographique tchèque : jusqu'à aujourd'hui, elle manque d'un dictionnaire plus important d'argot (commun ou autre) des jeunes Tchèques. Pourtant, certaines initiatives ont déjà été prises (*cf. infra* § 10.4 ; *www.zakovskyslang.cz*), mais les résultats n'ont pas encore été publiés dans leur totalité. La dynamique des innovations, leur instabilité et leur variabilité diatopique décourage les chercheurs, paraît-il. Il s'avère donc que le seul argot commun des jeunes continuellement collecté soit le *hantec* dont les divers « dicos » accessibles sur Internet sont régulièrement actualisés par les jeunes amateurs.

5) Résidu : lexique filtré – argot commun des jeunes non attesté *vs* néologismes propres au résolecte

expression française	occ. corpus	origine, procédé	expression tchèque	occ.	origine, procédé
family	3 Y	emprunt à l'anglais	family	2	emprunt à l'anglais
la familia	1 P 3 Y	emprunt à l'espagnol	skupina (« groupe »)	1	mot identitaire, emploi figé pour désigner une/des personnes quelconques (sens très large) dont le comportement ou allure paraît pauvre ou bizarre
ma race	1 P	emploi métaphorique, fondé sur le sème commun avec « famille » dans la terminologie biologique, tout comme <i>tribu</i> ; renforcé par la diversité raciale des jeunes issus de l'immigration	geto (« ghetto »)	1	emprunt au slang anglo-américain dans l'argot des fans de hip-hop pour désigner une famille symbolique, communauté isolée, fermée de ces jeunes
			crew	1	emprunt au slang anglo-américain dans l'argot des fans de hip-hop pour désigner une famille symbolique, communauté regroupée (<i>crew</i> = « équipe, groupe, troupeau ») avec des liens presque familiaux

Le lexique filtré est donc un résidu des lexèmes qui n'apparaissent pas dans les dictionnaires consultés, mais qui sont recensés à plusieurs reprises (> 1 occurrence) ou qui ont été entendus répétitivement dans le sens donné. Ainsi, nous pouvons diviser le tableau précédent en plusieurs types d'argots des jeunes limités générationnellement :

- *family* dans les deux corpus semble appartenir à l'ACJ. Les anglicismes y sont fréquents, l'expressivité inhérente est assurée, la fréquence d'emploi de ce terme montre un degré de figement important⁷⁴ à la différence de beaucoup d'autres calques qui ne sont que contextuels.
- *skupina* est l'exemple typique d'un mot identitaire – l'expressivité adhérente est forte, le terme est tellement à la mode que son sens devient vague (cf. *supra* § 9.1).
- *race*, *geto* et *crew* semblent être des termes spécifiques à un argot limité :
 - pour le cas de la *race*, il s'agit d'une spécificité « ethnique (nos informateurs estiment que ce mot est identitaire surtout pour les jeunes « renois ») ; DZ note uniquement la locution *ta race* qui fait immédiatement allusion à l'insulte *nique ta race*, suivie par la marque « langage des jeunes ».
 - pour les deux autres cas tchèques, il s'agit d'une communauté des jeunes fans de musique hip-hop et des taggeurs.

Il faut ajouter que même le mot *famille* est en effet polysémique ; bien que les jeunes sortent tout d'abord les termes synonymes de la famille dans son sens premier (« personnes apparentées vivant sous le même toit »), après que nous leur avons posé (à haute voix, parce qu'il s'agissait de la toute première question qui servait plutôt de démonstration) la question sur la circulation du terme *mifa* en français et *family* en tchèque, ils ont commencé à faire des associations plus symboliques, proches de la question n° 4 (*copains*). Dans le corpus tchèque, on observe des termes identiques pour les deux questions : *rodina*, *geto*, *crew*. Il se peut que le mot *kolona* soit également issu de ce résiolecte (à cause de la logique de création qui est très proche), mais nous n'en avons pas de preuve et c'est pourquoi nous le rangeons sous l'expressivité contextuelle.

- *familia* – paraît être un emprunt fréquent dans la classe de Terminale d'Yzeure, mais seulement là-bas. L'élève qui a noté une forme identique à Paris traduisait toutes les questions en espagnol, ce qui rend son questionnaire assez « suspect ». Nous considérerons donc ce terme comme un hapax d'une classe.

Voici donc l'exploitation d'une question de notre questionnaire avec la méthode des filtres successifs. Il s'agit d'un travail qu'il faudrait affiner encore avec une enquête qualitative ciblant la réception de ces lexèmes par divers types de jeunes, comme l'a fait Patricia Lambert dans son travail. Or, vu l'ampleur de nos trois corpus et de nos trois méthodes – dont celle des entretiens qui correspond partiellement à la méthodologie menée par cette dernière – le traitement exhaustif

⁷⁴ Par exemple, nous l'avons repéré dans l'analyse du roman *Boumkœur* de R. Djaïdani (cf. *supra* § 8.2) et dans des paroles de rap.

du corpus en entier reste un défi pour des recherches ultérieures qui porteront sur les aspects diachroniques.

Remarquons que la grille que nous venons de commenter sur plus de 4 pages porte, en effet, sur l'une des plus petites questions. Outre le corpus parisien, elle a suscité très peu de réponses : avec seulement 28 lexèmes relevés à Yzeure et 53 à Brno, cette question introductive se range à la 4^e place pour ces deux corpus dans la liste des thématiques comportant le plus petit nombre de réponses (cf. *supra* le Tableau n° 30). Pourtant, il s'agit d'un sujet riche au niveau des représentations des jeunes (de la famille symbolique), mais aussi au niveau de la comparaison des lexèmes recensés avec ceux qui figurent uniquement dans les dictionnaires. Les jeunes Français ne marquent pas les synonymes de *tribu* tels que *smala*, *clan* (notés dans le PRE) ou *fillema*, *maf* (notés dans le glossaire de CTT, mais absent pourtant dans les entrées) ou encore *clique* (comme propose un des professeurs à Yzeure). Pour les jeunes Tchèques, l'emploi de termes *familka* (SNČ) ou *famyla* (ŠJČ) n'est pas non plus évident et commun. S'agit-il de mots oubliés et pourtant utilisés dans un contexte que nous n'avons peut-être pas tout à fait évoqué (le cas de *mafie* « mafia » et *klan* « clan » notés dans le ŠJČ) ? Ou s'agit-il d'archaïsmes hors de l'usage commun qui ne figurent que dans les dictionnaires ? La subtilité de ce genre de questions nous force à nous arrêter au niveau des points d'interrogation.

En résumé, le classement du lexique pose des problèmes surtout d'ordre sociolinguistique et si nous le traitons avec les outils de la lexicologie/lexicographie, il faut rappeler qu'il s'agit d'une approximation selon les statistiques et selon les usages les plus fréquents. Proposant les filtres successifs notamment comme un outil de classement qui doit tenir compte de la logique parfois boitillante des dictionnaires, cette méthode pourrait être utile notamment aux étrangers qui ont des doutes constants quant aux valeurs des lexèmes substandard et qui se sentent en insécurité, vu leur manque de représentations par rapport à celles des locuteurs natifs.

« En effet, utiliser les notions de 'standard', de 'registres', de 'niveaux de langue', de 'norme', de 'variété', ou même de 'langue' sans s'interroger sur la valeur de ces termes et sans reconnaître le caractère partiellement arbitraire qui les définit, équivaudrait à ignorer les problèmes de limites et donc d'identification et de catégorisation que posent les objets linguistiques »⁷⁵.

Concluons alors avec cette citation de Patricia Lambert qui nous semble bien refléter le paradoxe entre l'utilité de classer le lexique et la futilité d'en trouver les frontières exactes.

4. Modélisation des sources des argotismes

Revenons maintenant à notre conception théorique exposée *supra* (cf. § 10.3), plus particulièrement à l'axe horizontal esquissé dans le Schéma n° 7. Nous ci-

⁷⁵ Patricia LAMBERT, 'Mises...', *op. cit.*, p. 50.

blons notre regard sur un résolecte concret, cohésif et limité au niveau de la fluctuation de ses membres, à l'observation duquel se prête, de façon tout à fait idéale, une classe scolaire.

Pour pouvoir décrire les lexèmes qui portent un aspect conniventiel et identitaire entre les jeunes, il faut distinguer la circulation inter-groupale de celle intra-groupale. Le fonctionnement de la circulation des lexèmes argotiques dans le cadre d'un groupe, c'est-à-dire circulation intra-groupale, a été exposé *supra* (cf. § 8.6).

Essayons donc de proposer nos hypothèses à propos de la circulation inter-groupale et observons les sources principales qui alimentent lexicalement le résolecte d'une classe scolaire.

Hypothèse de la circulation inter-groupale

Si nous essayons d'expliquer la provenance des termes qui circulent dans le résolecte choisi, il nous faudra partir de nos propres expériences et de l'intuition et enchaîner avec l'observation et les entretiens. Ils vérifieront ou corrigeront les hypothèses posées au préalable.

Parmi les groupes de jeunes, le lexique expressif semble circuler de façon insaisissable grâce aux méthodes traditionnelles et seule la méthode de l'observation participante peut répondre au cadre théorique un peu audacieux qui va être présenté ci-dessous.

Nous supposons que les jeunes apportent au résolecte un lexique de quatre types :

a) des expressions entendues *dans le foyer familial* – qu'il s'agisse des références au vieil argot par l'intermédiaire des parents ou de la reprise des termes néologiques de l'argot des jeunes entendus chez les grands frères et sœurs (source particulièrement importante). La famille joue surtout un rôle de consolidateur sémantique où l'on peut poser des questions sur le sens de certaines expressions non-éclaircies pour ne pas avoir honte de ne pas être au courant, pour « être in » et surtout pour ne pas perdre la face devant ses pairs. Ceci n'est pas le cas au sein du collectif de jeunes qui veulent tous « être in ».

« C'est B. il a commencé à dire 'c'est quiquile' pour nous en mettre plein la vue et, nous, on a suivi parce que ça frappe plus de dire 'c'est quiquile' que de dire 'c'est tranquille'. En plus, même si tu connais pas le mot, il vaut mieux faire semblant de connaître, parce que sinon tu passes pour un bouseux. »⁷⁶.

Or, au niveau sémantique, nous observons de nombreux cas de glissements de sens par rapport au lexique circulant. Si le nouveau mot inconnu est prononcé, un jeune peut soit comprendre son sens immédiatement grâce au contexte dans lequel il apparaît, soit, malgré le contexte, le mot lui reste obscur. Il veut pour-

76 Sophie ASSAL, « «Caillera» / «chacha»: jargons et groupes de jeunes dans un lycée du 9/2 », *Ethnologie française*, XXXV, 2005, p. 119.

tant « garder la face », ce qui ne lui permet pas de demander un sens précis, donc il faut qu'il dissimule à tout prix son ignorance. Si le sens d'une expression très usitée n'est pas compris implicitement, le jeune se réfugie dans la famille pour demander le sens, sinon, il opère avec le signifié imaginé par lui-même.

Cette constatation s'appuie sur notre observation des « mots identitaires » (cf. *supra* § 9.1) qui prennent leur sens vague non seulement à cause de leur expressivité forte – qui implique une fréquence exagérée – mais aussi à cause de leur caractère souvent relativement cryptique où le sens exact est plutôt deviné (revoir les exemples *pélo, lofas, toy*, etc.).

b) des expressions entendues *dans les médias* - aujourd'hui, les mass-médias présentent incessamment des phénomènes nouveaux, qui sont à la mode et donc « branchés » chez les jeunes. L'intégration médiatique du lexique « branché » pour les jeunes contribue à leur diffusion dans toutes les catégories d'âge qui constituent la source la plus dynamique dans la circulation. En effet, les jeunes reprennent le lexique marqué des émissions de radio (par exemple des forums radiophoniques pour les jeunes sur NRJ, Fun Radio ou Skyrock), de la télévision ou des journaux spécialisés, mais surtout des paroles de musique, des propos des films cultes pour les jeunes, etc. ; tout cela contribue à l'uniformisation de certaines pratiques néologiques. À ce propos, nous remarquons l'effacement de la particularité régionale des mots verlanisés et son extension dans l'argot commun des jeunes. Remarquons que, jusqu'à présent, les mots verlanisés ont été associés surtout à la région parisienne et considérés comme une marque d'appartenance à Paris⁷⁷. Leur arrivée dans la campagne bourbonnaise (par exemple *un guedin* < *un dingue* = « un fou » dans le corpus d'Yzeure avec 14 occurrences, parmi maints autres) ne peut s'expliquer autrement que par l'influence des médias. Ceci est le résultat d'un besoin naturel des jeunes d'appartenir à une « culture juvénile » générale, qui est, à notre avis, virtuelle, mais imagée et véhiculée par les médias. Nous reprenons la question de la médiatisation (déjà ébauchée *supra*, cf. § 7.3) dans les chapitres suivants.

c) des expressions entendues *dans d'autres groupes de pairs* - comme nous l'avons montré *supra* à plusieurs reprises (cf. § 10.2-3 - exemples de *hipec, petržel, palajďák*, etc.), les élèves font référence à un groupe de pairs hors de la classe scolaire.

Il n'est pas obligatoire que le néologisme soit repris et entre dans l'usage actif de tous les membres du groupe, mais il est, tout au moins, compris passivement et donc susceptible d'être réactualisé au moment propice de la recherche d'un synonyme expressif. Nous avons observé ce cas à Paris, chez un groupe d'amis assez soudé qui nous ont aidé à effectuer les entretiens. Un jeune très éloquent, un « boss-tchatcheur » du groupe (notre informateur A, par ailleurs) a lancé à plusieurs reprises le terme *déglingo* pour désigner « fou » ou « bouffon » (« *lui, c'est*

⁷⁷ Nathalie Binisti remarque également que le verlan devient beaucoup plus présent qu'auparavant dans la région marseillaise et que l'adoption du verlan est comprise plutôt comme l'appartenance au mouvement plus large des « banlieues », très souvent représentées par le mouvement hip-hop français (Nathalie BINISTI, « Les marques identitaires ... », *art. cit.* p. 293.

un vrai déglingo »), mais il nous semble que les autres membres du groupe ne l'ont jamais repris. Ceux-ci nous ont confirmé la justesse de notre observation en expliquant qu'ils considéraient ce terme comme son mot expressif préféré⁷⁸ et que le fait de le reprendre signifierait qu'ils le copiaient, qu'ils se plaçaient alors consciemment comme un de ses « suiveurs ».

Grâce à ce contact inter-groupal des jeunes, les nouvelles expressions inconnues (donc avec valeur impressive néologique), mais usitées dans d'autres réseaux de communication réelle ou virtuelle (forums sur l'Internet, etc.), sont reprises et circulent dans le résoclecte observé. Il apparaît que souvent, le taux de réussite de l'insertion d'un mot inconnu dépend beaucoup plus de la position hiérarchique de son énonciateur (*cf. supra* § 8.6) que de la forme lexicale elle-même.

d) des expressions entendues *dans d'autres milieux* – c'est une catégorie qui englobe tous les autres contacts (surtout inter-générationnels) qui peuvent être la source de reprise du lexique expressif : propos des professeurs, reprises sauvages dans la rue, etc. ; bref, le besoin d'innovation chez les jeunes est si fort qu'ils saisissent toutes les sources possibles, considérées comme nouvelles et « in », à la mode.

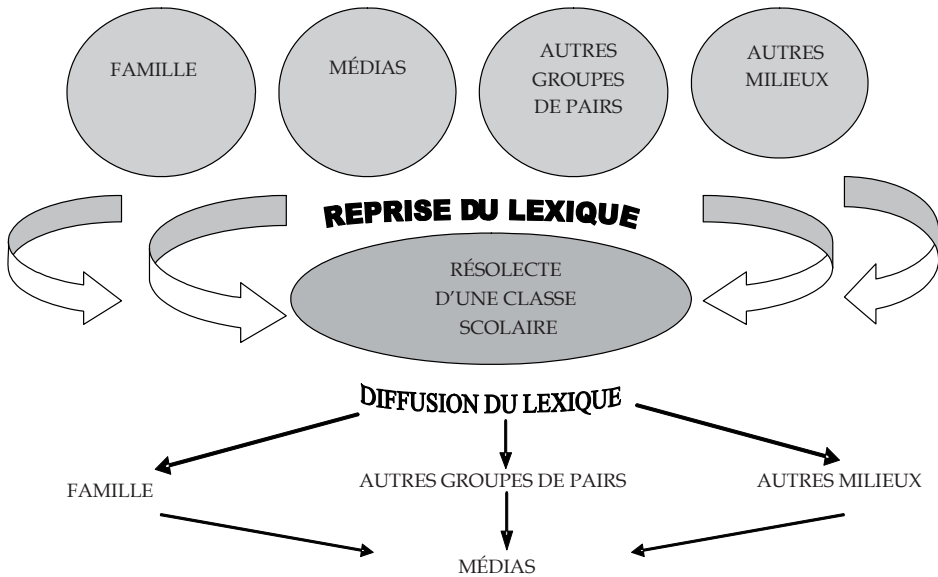
En revanche, le résoclecte d'une classe contribue également à une circulation dans le sens inverse. Notre hypothèse de départ est donc qu'il y a une circulation incessante entre les quatre catégories envisagées. Cette circulation est forte notamment entre médias et langue des jeunes. D'un côté, les mots circulent entre jeunes grâce aux médias (diffusions de chansons de rap, émissions pour les jeunes à la radio, à la télé, etc.) et de l'autre côté, les médias diffusent le parler des jeunes pour attirer un public plus nombreux de jeunes ou de moins jeunes qui veulent être branchés. Ce va-et-vient entre les médias et les jeunes s'alimente par des néologismes créés dans le cadre des résoclectes.

La preuve de ce constat semble être le fait que les jeunes influencent incontestablement l'argot commun et, conséquemment, l'usage courant ; leur lexique devient ainsi le moteur d'innovations lexicographiques⁷⁹. Nous pouvons schématiser cette circulation de la façon suivante :

78 Le verbe *dégligner*, qui a servi de base pour la resuffixation en *-o*, apparaît dans le DZ en tant que lexème polysémique (caractéristique typique des « mots identitaires »), au sens de 1) endommager, détruire, 2) tuer, 3) dégoûter, irriter, énerver, mais il s'agit d'un terme argotique assez ancien selon le DAFO. Le sens nominatif de « fou » semble alors avoir légèrement glissé dans le cadre du résoclecte extra-scolaire de ce jeune.

79 Nous rappelons une nouvelle fois l'étude de cette dynamique par M. Sourdot (notamment ses deux articles : M. SOURDOT, « La dynamique... », *art. cit.* et « De l'hapax... », *art. cit.*).

Schéma n° 8 : Circulation inter-groupe du lexique expressif chez les jeunes



En résumé, le résolecte peut comporter – quant à l’origine des sources qui engendrent cette circulation – deux types principaux de lexèmes :

- les « emprunts » aux autres résolectes – le réseau de communication fait un choix d’adoption d’un des lexèmes qui circule de la façon envisagée par le schéma *supra*, ceci en fonction de critères fonctionnels : d’abord le critère d’expressivité, mais parfois aussi de *crypticité* (ce qui est le cas des reprises de vieux termes argotiques au sens peu connu, mais repérable), de *ludicité* (notamment quand le but est d’impressionner par un jeu de mots), et enfin le *besoin identitaire* (ce que nous voyons clairement dans les emprunts aux langues d’immigration, qui servent à renforcer l’identité intersticielle des jeunes des cités).
- les néologismes « autochtones » – créés dans le résolecte même – ce lexique se crée et meurt généralement dans un groupe donné, ne dépasse que rarement ses frontières. Toutefois, certaines créations peuvent être reprises dans d’autres résolectes et se diffuser, notamment dans le cas où un des membres est médiatiquement connu (animateur radio ou télévision, chanteur de rap, etc.). L’innovation lexicale de ce type peut se figer assez rapidement, suite à une histoire amusante vécue dans le groupe. Cette dernière procure généralement un néologisme *ad hoc* qui se lexicalise par une reprise conviventielle et qui est au cœur du sentiment de complicité et de rattachement identitaire au groupe.

Il s’agit, à notre avis, d’un universel argotique : les jeunes Français appellent ces moments créateurs « *délires* ». Chez les jeunes Tchèques, les propos issus de

ces « délires » sont dénommés « *hlášky* », y compris ceux qui n'ont pas donné un néologisme prêt à la lexicalisation dans le groupe (cf. *supra* § 8.3).

* * *

Nous sommes tentée de comparer notre hypothèse des sources argotiques avec l'étude effectuée récemment⁸⁰ par l'Institut de la langue tchèque de l'Académie de la République tchèque avec le support technique de Factum Invenio, sur la commande de la fromagerie fabriquant *Veselá kráva* (« La vache qui rit »). Elle part d'une collecte et de l'analyse de réponses obtenues à un questionnaire sur Internet, rempli par plus de 22 000 adolescents tchèques sous la surveillance de pédagogues dans le cadre scolaire.

Le questionnaire a ciblé surtout les insultes (*kráva* = « vache » est l'insulte animalière la plus courante pour une fille/femme). Ensuite, les jeunes ont dû noter les dénominations pour les copains, non-copains, parents ainsi que tout autre lexique argotique identitaire pour les jeunes. Selon la présentation officielle⁸¹, le lieu principal d'apprentissage des insultes est l'école. Les vulgarismes étant une partie non négligeable de l'argot, il nous paraît que le diagramme présenté dans cette étude⁸² mérite d'être cité comme supplément à notre synthèse des sources des argotismes. Sur 22 193 questionnés (dont 10% n'ont pas répondu à la question), 3,8% estiment que la source principale d'apprentissage des insultes est la famille, 4,5% marquent que c'est la télévision (et encore, pour les autres médias, 0,9% pour Internet et 2,1% pour les chats, les forums Internet). La faible diversification des catégories au choix ne permet pas de voir si les réponses : école (52,8%) et ailleurs (25,9%) réfèrent uniquement aux copains ou bien également aux autres adultes (professeurs, animateurs, etc.). Il apparaît qu'une étude sociolinguistique sur ce sujet – basée, par exemple, sur les entretiens autour d'une liste de néologismes circulants, où l'interviewé devrait se souvenir de sa première rencontre avec tels mots – pourrait aider à appréhender la vie du lexique non-standard.

Rôle des médias et des stabilisations argotographiques dans la perception des mots

Au cours de notre recherche – qui sous-entendait l'observation permanente du comportement langagier des jeunes dans notre entourage, surtout en République tchèque – nous nous sommes rendue compte d'un phénomène paradoxal, lié à la

80 La présentation officielle des principaux résultats du projet a eu lieu à Prague le 23/2/2006 et elle a provoqué un boom médiatique à propos de la question de l'argot des jeunes (parallèlement avec la discussion du lexique des jeunes dans les programmes de télé-réalités qui étaient en cours – à ce propos, voir chapitre suivant). L'étude complète n'est pas encore disponible, mais les résultats de base sont présentés sur le site www.zakovskyslang.cz.

81 Nous remercions Mme Jarmila Bachmannová de l'Institut de la langue tchèque d'avoir eu la gentillesse de nous envoyer la présentation détaillée en format PowerPoint (*Žákovský slang. Výsledky internetového výzkumu na základních a středních školách* [Argot étudiant. Les résultats de l'enquête par Internet aux collèges et lycées]).

82 *Ibid*, feuille n° 20 de la présentation Power point.

culture télévisuelle de plus en plus pesante. Il s'agit de la construction identitaire et d'un positionnement prononcé par rapport à la mode empruntée à certains programmes pour les jeunes, de son imitation à la lettre pour faire « branché » ou de son rejet ostentatoire pour faire « révolte ».

Il apparaît que la reprise des modèles proposés par les médias comme standard pour une génération, y compris au niveau de l'absorption néolexicale, reflète un comportement lié, dans des proportions inquiétantes, à la culture virtuelle. Il nous semble que cette dernière est médiatisée aujourd'hui beaucoup plus qu'à l'époque de notre adolescence. D'une part, cette situation est probablement le résultat de changements profonds dans la société : transformation du post-communisme, société désorientée dans lequel nous avons grandi, au profit du capitalisme consommateur.

Or, à la suite de notre travail avec Anne-Caroline Fiévet pour l'article intitulé *Les médias, l'argot et l'imaginaire argotique – une comparaison franco-tchèque*⁸³, nous constatons que le marketing qui cible les jeunes est de plus en plus répandu dans les deux pays, aussi bien en République tchèque qu'en France. Nos interviewés se rendent compte de la pression des médias imprégnés de commercialisation sur leur langue, ce dont témoigne l'exclamation d'une jeune Française, âgée de 19 ans à propos de la commercialisation du « langage des jeunes » qui affirme : « *les médias se servent de ça car le marché des jeunes est attirant* ».

Sans répéter les conséquences que ceci peut avoir sur « l'imaginaire argotique » des jeunes (cf. *supra* § 7.4), nous voudrions souligner le fait que la mise en avant des « mots identitaires » de la jeune génération par le biais de leur usage à des fins commerciales rend ces derniers susceptibles d'une ridiculisation éventuelle de la part des adultes. Grâce à la publicité, le sens sinon opaque pour les adultes leur devient d'un coup plus évident, décrypté, mais malheureusement rattaché au seul contexte de la publicité. Bien que l'argot dans son sens moderne ne se limite pas uniquement à la fonction cryptique, une certaine intimité est brisée s'il y a une utilisation abusive d'un mot identitaire pour des buts publicitaires, d'autant plus si la cible est la population de tous les âges.

L'usage publicitaire d'un mot identitaire pour la jeune génération provoque souvent l'infiltration de ce dernier dans l'argot commun, tout en lui faisant perdre sa valeur identitaire pour les jeunes. Dans le milieu tchèque, témoignons de ce phénomène avec l'exemple du lexème « *vychtávka* » qui a un sens particulièrement large (trait typique des mots identitaires). Ce lexème peut être approximativement défini comme « *un truc charmé* », c'est-à-dire un qualificateur pour une chose bien construite, qui rend l'objet du discours attractif. Ce substantif néologique est créé à partir d'un paradigme du verbe non-marqué *vychytat* = « (réussir à) attraper, saisir » qui désigne l'action accomplie, notamment dans la locution figée *vychytat chyby* = « attraper/saisir (toutes) les fautes ». La dérivation argotique des jeunes a créé d'abord l'adjectif *vychytaný*, intensificateur expressif, marqué générationnellement⁸⁴.

83 Anne-Caroline FIÉVET, Alena PODHORNÁ-POLICKÁ, « Les médias, l'argot... », *art. cit.*

84 Ce mot identitaire a d'ailleurs été utilisé dans la publicité pour un produit cosmétique guérissant

En revanche, le substantif *vychytávka* est passé dans l'argot commun en très peu de temps⁸⁵ et a perdu une bonne partie de sa connotation générationnelle. Révisant une mini-enquête effectuée à propos de ce terme en 2003 par J. Šimandl⁸⁶, nous constatons un glissement vers l'argot commun « branché », voire même vers une standardisation partielle.

Ce constat s'appuie sur l'observation de l'emploi de ce terme dans la presse et dans le tchèque conversationnel des adultes. Dans ce discours, le lexème *vychytávka* est souvent placé dans une phrase formée, au contraire, uniquement par des mots non marqués qui ne produisent pas un effet impressif fort⁸⁷.

En résumé, les jeunes n'ont pas tort d'exprimer leur ras-le-bol de l'intérêt médiatique exagéré envers leurs mots identitaires et leur crainte que la publicité et le marketing leur volent une partie de leur propriété intime, leur langage à eux.

Les médias n'effacent pas seulement les différences générationnelles et sociales (rappelons l'usage commun de certaines verlanisations, par exemple). Ils sont à l'origine de la construction de l'idée de l'« argot commun des jeunes » (ACJ), qui se crée au niveau des représentations (le plus souvent sous la désignation « langage des jeunes »), suite à une culture médiatique commune.

Si nous définissons l'argot comme l'usage du lexique expressif dans un réseau de communication cohésif qui gère sa propre norme communicationnelle, il ne faut pas oublier que, dans le cas d'ACJ, cette norme est en réalité imposée par les animateurs des programmes que les jeunes recherchent à travers la télévision ou la radio. La reprise ou le rejet du lexique expressif qui y est propagé dépend, certes, de la volonté des jeunes d'accepter cette norme, mais même dans le cas inverse, l'influence inconsciente unifie leur façon de parler.

La comparaison de nos deux corpus français au niveau du partage du fond lexical (notamment des mots verlanisés qui étaient considérés comme une propriété limitée géographiquement et socialement) et l'observation de l'impact des médias sur le discours juvénile, nous ont amenée à avancer l'hypothèse suivante: nous sommes persuadée que *les médias effacent le diastratique et le diatopique* et qu'ils contribuent à la *perméabilité dans la circulation inter-groupale* et, de façon générale, à la démocratisation de la langue.

Nous pouvons cependant constater le revers de la médaille: la *résistance à la centralisation*. À l'exception du fonds argotique commun qui est compris par tous les jeunes grâce aux médias, chaque résolecte possède un stock de lexèmes qui

l'acné (« ...a máš to vychytaný! »), c'est-à-dire destiné à un public adolescent, mais ce terme n'est pas assorti d'une connotation juvénile.

85 Il est attesté dans le Corpus national tchèque (ČNK) pour la première fois en 1997 seulement.

86 Josef ŠIMANDL, « Vychytávky », *Naše řeč*, 86, 2003, p. 54.

87 Par exemple, la publicité pour le pop-corn diffusée aux visiteurs d'un multiplex contient un texte écrit en tchèque tout à fait standard, auquel s'ajoute une phrase qui vise les utilisateurs d'Internet et fans de Star wars, donc spécialement les jeunes : « Téléchargez les *vychytávky* originales pour le film Star wars III ». Cet exemple nous semble être suffisamment représentatif pour témoigner du rôle neutralisant de la publicité au moment de la diffusion inter-générationnelle des mots « volés » aux jeunes.

restent crypto-identitaires et qui permettent de maintenir une complicité presque intime entre les pairs. La reprise du lexique de la variante argotique régionale du *hantec* et le recours à des formes dialectales à des fins expressives dans le discours des jeunes Brnois, par exemple, sont des facteurs identitaires qui montrent la persistance de la variation diatopique malgré l'assaut médiatique centralisé.

La meilleure résistance des Brnois – par rapport aux autres Tchèques, notamment de la région de Bohême (cf. *infra* l'enquête de Rysová) – à l'unification des normes communicationnelles du discours spontané des jeunes, peut s'expliquer partiellement par le fait que les médias véhiculent la variante pragoise de l'argot des jeunes. Les Pragois sont les rivaux traditionnels des Brnois, victimes de leurs moqueries à cause de leur accent « chantant ». Dans l'esprit de nombreux Brnois, la primauté de Prague institue un complexe napoléonien.

Le fait que les jeunes Brnois puissent s'inspirer du dialecte local se reflète dans leur parler plus que dans les parlers d'autres jeunes sur le territoire tchèque et c'est d'ailleurs un des résultats principaux de l'enquête comparative sur l'argot et la néologie des jeunes Tchèques et Moraves de Kateřina Rysová⁸⁸. Effectuée en Bohême du Sud (lycée de Strakonice et collège de Sedlice) et en Moravie du Sud (lycée de Brno et collège d'Ochoz, village en agglomération brnoise), cette enquête nous aide à comparer la variation diatopique en République tchèque à la situation en France où nous avons choisi, nous aussi, deux lieux d'enquête (Paris, Allier).

Rysová a prouvé qu'à côté d'un fonds argotique commun à tous les jeunes⁸⁹, les jeunes Brnois possèdent en plus un lexique incompréhensible aux étudiants de la Bohême. Ce lexique est soit directement repris du dialecte local/régional – le dialecte de Haná – et social – le *hantec*, soit dérivé à partir de ces variétés, issues d'une longue tradition.

Sur l'exemple du positionnement des jeunes Brnois vis-à-vis du *hantec* commercialisé, nous avons montré *supra* (cf. § 7.4) que la médiatisation de l'argot peut avoir des conséquences sur l'imaginaire argotique, sur l'hésitation de se désigner comme locuteur d'un sociolecte, etc. Si nous parlons de la médiatisation à la télévision et à la radio, n'oublions pas non plus une voie de diffusion de l'argot de plus en plus fréquente : la fixation argotographique sous la forme des dictionnaires d'argot commun, soit en version papier (VSH, CTT, VLJEP, etc.), soit – plus souvent à l'époque actuelle – les versions actualisables sur Internet (DZ, dicos des fans du *hantec*⁹⁰, etc.). Leur rôle sur l'imaginaire linguistique des locuteurs est également ambigu (cf. *supra* § 10.2) ; tout dépend du degré de commercialisation de l'ouvrage. En principe, les locuteurs sont soit flattés que le néologisme qu'ils considèrent identitaire apparaisse dans un dictionnaire qui le « valorise », soit ils se montrent hostiles envers son « décryptage », notamment s'ils soupçonnent l'auteur de vendre leur identité ainsi exposée, en la soumettant à la stigmatisation de la part des non-locuteurs (comme nous pouvons le voir dans l'introduction de cet ouvrage avec la réaction de Liyah).

88 Kateřina RYSOVÁ, *Slangový projev...*, op. cit., ch. 8 du manuscrit sans pagination.

89 Et comportant des « mots identitaires » tels que *benga*, *brutální*, *cajti*, *drž mlč*, *haluz*, *hláška*, *hustý*, *kalba*, *maník*, *maso*, *mazec*, *pařba*, *smažka*, *zahlásit*, etc.

90 La liste complète se trouve sur <http://morce.slovníky.org/stranky/odkazy.htm>. Citons par exemple, www.hantec.cz, entre autres.

En résumé, l'époque actuelle de la mode d'une collecte des argotismes contribue à une meilleure connaissance du lexique non-standard et surtout de ses locuteurs. L'argot se dévoile, se discute et cette ouverture mène à une innovation incessante qui rétablirait l'équilibre entre le commun (inter-groupal) et le privé (intra-groupal).

Au sujet de la critique argotographique, revenons à un travail rare pour l'époque de l'entre-deux-guerres (1^{ère} édition en 1932) de K.J. Obrátil qui collectionnait des vulgarismes et des mots tabous d'ordre sexuel tout au long de sa vie. Or, son énorme travail n'a été valorisé qu'en 1999 par la réédition commentée de son *Grand dictionnaire des gros mots*⁹¹. Nous sommes d'accord avec l'auteur de ce commentaire, de l'épilogue écrit par J. Hýsek⁹², que la collecte de l'argot à cette époque était « un travail de Sisyphe » qui était en plus compliqué à cause de la variabilité à la fois régionale et groupale et surtout à cause du « caractère transitoire de l'argot »:

« Par exemple, les périphrases originales du type D 36 que note Obrátil à la page 33 existent dans presque chaque collectif de travail – ils s'attachent souvent à une expérience humoristique partagée, ils tombent vite en désuétude et ne se répandent plus. Leur enregistrement est donc purement aléatoire. Beaucoup d'expressions recensées qui paraissent être jadis tout à fait fréquentes ne s'utilisent plus du tout de nos jours, il y a un bon nombre des vulgarismes aujourd'hui très fréquents qui manquent dans le dictionnaire [...]»⁹³. L'absence d'une linguistique scatologique continue a donc apparemment privé la langue tchèque d'attestation de nombreux termes tombés en désuétude »⁹⁴.

Les exemples de cette observation, cités *supra*, sont tout à fait symptomatiques pour la perception de toute recherche argotographique de la part du public non-spécialisé : les remarques bienveillantes d'un auteur peuvent permettre à un autre auteur de critiquer avec hostilité.

Le lecteur intolérant critique souvent les lexèmes « oubliés », sans se rendre compte qu'un dictionnaire n'est jamais « complet » et que l'usage échappe continuellement à une description complexe. De plus, l'argotographe ne peut jamais entièrement s'empêcher d'incorporer les relevés propres aux micro-argots. Ces derniers sont intéressants du point de vue formel pour un argotologue, mais facilement critiquables à cause de leur usage restreint puisque le lecteur croit, en principe, obtenir la liste des termes circulant réellement dans l'argot commun. La perception des tentatives argotographiques par le public divise ce dernier en fans et en critiques, et c'est souvent la même répartition qui divise les « *argotophiles* » et les « *argotophobes* »⁹⁵.

91 K. J. OBRÁTIL, *Velký slovník...*, *op. cit.*

92 *Ibid*, pp. 303–310.

93 Hýsek cite, plus concrètement, l'expression *buzna* = « tapette », les insultes *zmrd* = « enclulé » et *píćus* = « con » ainsi que – et il ajoute que c'est pour lui une grande surprise – les mots courants *péro* = « bite » ou *penis* = « pénis » ainsi que la locution *mastit péro* = « se branler ».

94 *Ibid*, p. 309. Nous traduisons.

95 Cf. J.-P. GOUDAILLIER, « Argotolâtrie et argotophobie », *art. cit.*

Quand l'argot devient un sujet trop médiatisé...

Au cours de la dernière année de rédaction de notre thèse, nous avons observé – non sans surprise – un boom médiatique autour de la façon de parler des jeunes en République tchèque⁹⁶. Certes, la création néologique parsemée d'anglicismes a fait l'objet de commentaires depuis longtemps (de façon continue, avec la propagation des nouvelles technologies) mais il apparaît que l'arrivée de la télé-réalité, depuis l'automne 2005, a été le point de départ de discussions impliquant les journalistes, et, par conséquent, les scientifiques et un large public. Les *reality show* (anglicisme utilisé pour nommer les émissions de télé-réalité en tchèque) ont ouvert à toute la société une fenêtre auparavant secrète, une fenêtre vers les réseaux de communications des jeunes et l'emploi spontané des argotismes dans le discours. Ceci était, jusque là, difficilement accessible aux journalistes et encore moins aux adultes.

Après avoir vécu l'intérêt des journalistes pour la façon de parler des jeunes du *Loft 1* (2001), du *Loft 2* (2002) ou de ceux de *Nice People* (2003) en France⁹⁷, nous avons prévu ce boom médiatique. C'est pourquoi nous avons suivi avec assiduité les commentaires métalinguistiques des spectateurs, la façon dont les néologismes argotiques ont été insérés par les participants ainsi que la constitution d'un nouveau résiolecte. Attendu avec impatience, ce rendez-vous télévisuel programmé à heure fixe nous a servi comme un laboratoire gratuit et confortable pour vérifier nos hypothèses, audacieusement généralisantes, sur la circulation inter et intra-groupe que nous avons établie au cours de notre observation participante des jeunes dans des classes scolaires.

D'août à décembre 2005, les spectateurs tchèques ont pu suivre l'isolement d'une douzaine de post-adolescents et leur vie grégaire dans deux émissions de télé-réalité diffusées parallèlement sur deux chaînes privées concurrentielles, *Prima* (*VyVolení*⁹⁸) et *Nova* (*Big brother*). La première, qui a eu le plus d'audimat, a apporté aux journalistes puis à l'argot commun l'expression *fičák* dont il sera question *infra*.

96 Notamment la présentation des résultats de l'enquête sur les dénominations et sur les insultes parmi les jeunes (cf. *supra*) ou bien les deux éditions du SNC en 2006.

97 Dans un chapitre de l'ouvrage *Les jeunes et les médias : les raisons du succès* dirigé par Laurence Corroy, Anne-Caroline Fiévet rappelle à propos des télé-réalités françaises quelques conséquences linguistiques : premièrement, il semble que c'est seulement la deuxième édition du *Loft* qui a permis de diffuser des mots des participants dans l'argot commun, ceci par le fait qu'elle regroupait des jeunes de milieux plus variés que le *Loft 1* (dont la célèbre Angela et sa répétition de « grave »). Deuxièmement, la question du langage utilisé dans cette émission a suscité des débats sur l'impact de son audimat (moins élevé) : en effet, en 2003, l'animateur et producteur Arthur, présentant la nouvelle émission de télé-réalité *Nice People* à la radio, avançait comme argument commercial le fait que les jeunes sélectionnés (francophones venant de différents pays européens) parlaient un « bon français », contrairement à certaines autres émissions qu'on avait pu voir auparavant. « Malgré le « bon français » des lofteurs européens, l'émission *Nice People* n'eut pas le succès escompté et la chaîne TF1 abandonna à partir de 2003 les émissions de télé-réalité fondées sur le concept de l'enfermement des jeunes pour ne reprendre qu'en 2007 avec *Secret Story* » (Anne-Caroline FIÉVET, « Du Loft à Secret Story », p. 135, in : Laurence CORROY (sous la direction de), *Les jeunes et les médias*, Paris, Vuibert, 2008).

98 Le nom de la télé-réalité *VyVolení* est un jeu de mots qu'on peut lire de deux manières : soit on peut le lire comme « les élus » (*vyvoleni*), soit la racine après le préfixe *vy-* est mise en majuscules ce qui permet de le lire également comme « vous – qui serez sélectionnés » (*voleni*), où *Vy* désigne le pronom « vous ».

Nous nous sommes penchée notamment sur l'émission diffusée par la seconde chaîne, Nova, et notre suivi quotidien de la constitution du résiolecte nous a permis de confirmer les hypothèses que nous proposons *supra* (cf. § 8.6 et § 10.4). Nous avons surtout observé les réactions des jeunes provenant de différentes régions du pays au moment de l'insertion des termes expressifs de leurs micro-argots respectifs et la propagation ou la ridiculisation de ces variantes diatopiques ainsi que l'émergence des néologismes propres à ce nouveau résiolecte généré par la vie grégaire. Plus particulièrement, nous avons confirmé nos hypothèses sur :

- a) L'importance du rôle hiérarchique sur la reprise des néologismes énoncés par le « boss » : nous pouvons donner l'exemple concret du terme *nevysírej* (il s'agit d'une modification de l'impératif vulgaire courant *neser* = lit. « (ne me) chie pas ! » au sens de « arrête de m'emmerder »), introduit dans le réseau par un boss tchatcheur, Milan, et vite repris par un autre boss, Filip, et, par conséquent, par les autres. Il nous paraît également intéressant de noter que les néologismes argotiques sont insérés surtout aux moments de frime, d'affirmation de son statut, dans les discussions « machistes », mais beaucoup moins dans les disputes : l'usage est donc surtout impressif. L'usage expressif paraît prédominer dans les discussions des filles, l'usage impressif dans les discussions des garçons. Ces hypothèses nécessitent bien évidemment une analyse plus approfondie.
- b) La vitesse de création des surnoms conniventiels et des termes propres au résiolecte (micro-argot), au sens crypté, qui aident à souder la connivence du groupe : les surnoms se sont formés en relativement peu de temps (malgré le fait que les participants sont entrés dans la villa avec des surnoms déjà existants qui ont été promus par les organisateurs – *Bardotka, Shrek vs Jeřda, Plyšák*). Parallèlement, les jeunes ont bientôt formé des termes cryptés (et décryptés par la suite à la demande des animateurs). Par exemple l'expression *Polsko* (= « Pologne ») était un argotoponyme utilisé pour parler de façon opacifiée de l'endroit où les participants allaient chercher des préservatifs, et il avait été choisi à cause de l'inscription *Made in Poland* (« Fabriqué en Pologne ») sur les paquets, d'après l'explication d'un des joueurs dans un entretien ultérieur.

Corollairement, en discutant avec les adolescents de notre entourage, nous avons été surprise de l'influence que le lexique expressif propagé à travers ces émissions a pu avoir sur la construction d'un sentiment identitaire générationnel, sur leur imaginaire argotique à propos de l'argot commun des jeunes. La répétition des mêmes intensificateurs (notamment de l'adjectif *hustý* = lit. « dense » au sens de « grave », qui a été en usage chez les jeunes Pragois uniquement, il y a quelques années) ou autres évaluatifs identitaires (p.ex. *hlína* = lit. « argile, terre » au sens de « délire, chaud, etc. ») prononcés par les animateurs de ce type d'émissions⁹⁹ et

99 À l'époque actuelle, c'est notamment grâce à l'animateur pragois très célèbre Leoš Mareš (qui a animé l'émission de télé-réalité en question et qui anime l'émission musicale *Eso* qui a un audimat significatif depuis notre adolescence).

utilisés en profusion dans les nouveaux « films cultes »¹⁰⁰ pour les jeunes contribuent à propager ces « mots identitaires » générationnels hors de leur étendue géographique de départ (région pragoise) et à glisser petit à petit dans l'argot commun. Au niveau de la diffusion lexicale, le succès des émissions de télé-réalité et des films cultes pour ados repose, à notre avis, sur la possibilité d'accéder aux réseaux d'autres jeunes qui ont le même âge et les mêmes aspirations.

Les médias offrent donc aux jeunes un sentiment d'appartenance à une culture juvénile virtuelle qui remplace souvent la culture « concrète », notamment dans le cas où le jeune se sent exclu du collectif.

Le rôle des films cultes dans la construction d'une complicité générationnelle est un phénomène observable, de façon répétitive, dans chaque génération depuis la libéralisation télévisuelle. En République tchèque, par exemple, il nous semble que l'argot commun (et pas seulement l'argot commun des jeunes) est véhiculé surtout par des expressions que le public a connues grâce aux films. Les metteurs en scène eux-mêmes affirment qu'ils ont sorti ces néologismes de leur « résolcte ». Leur insertion dans les scénarios a eu pour conséquence que ces néologismes, souvent des hapax et des créations *ad hoc*, sont passés dans l'argot commun. Prenons pour exemple les expressions : *To neřeš* = lit. « n'essaie pas de résoudre ça » ou encore *neživíš, tak nepřepínej* = lit. « tu n'entretiens pas (la famille), donc ne zappe pas » du film culte intitulé *Knoflíkáři* (« Les boutonnières ») qui sont passées dans l'argot commun¹⁰¹. Ces propos sont devenus si populaires qu'ils ont servi comme mot-valise pour le titre d'une émission de télévision très récente, *Neřeš-něpřepínej*, basée sur la répétition des propos cultes (*filmové hlášky*) des films tchèques. En général, les propos des films cultes deviennent d'abord une source d'identification générationnelle et ensuite, ils se diffusent dans l'argot commun avec le vieillissement de la population.

Revenons brièvement sur les émissions de télé-réalité, cette fois sur *VyVolení*. Suite au succès médiatique du propos évaluatif d'un des participants : *To bude fičák!* (= (lit.) « ça sera une tempête! » au sens de « ça sera chaud », le néologisme *fičák* (= fam. « vent violent ; tempête » au sens de « grave, de la balle, etc. », sens vague selon le contexte qui est typique pour les mots évaluatifs à la mode) est devenu un symbole de la façon de parler de la jeune génération, qui, selon le modèle des animateurs, a intégré ce mot dans son vocabulaire identitaire pour la génération des adolescents actuels.

Mais ce terme a-t-il vraiment été intégré activement ou bien n'est-il pas, à cause de son étiquette de « terme propagé par médias », plutôt rejeté par les jeunes qui se révoltent contre le centralisme pragois ?

100 Au cours des trois dernières années, on assiste à une profusion des films destinés aux adolescents (« teen-age films »). Depuis le succès énorme de *Snowbordáci* (« Les snow-boardistes ») en 2004, le marketing dans ce domaine est de plus en plus actif (citons, à titre d'exemple, d'autres films récents de ce genre : *Experti*, *Panic je na nic*, *Raftáci*, *Ro(c)k podvratáků*, etc.). Les scénarios de ces films seront des pistes intéressantes pour une recherche du lexique de l'argot commun des jeunes.

101 Film de Petr Zelenka (1997, Centrum českého videa). L'histoire est celle d'un couple dont le mari est au chômage, qui boit beaucoup de bière en regardant la télé tout le temps, et à chaque question de sa femme, il répond « n'essaie pas de résoudre ça ». Elle, en revanche, s'énerve quand il veut zapper sur une autre chaîne en disant : « tu n'entretiens pas la famille, donc t'as pas le droit de zapper ».

Pour le cas de Brno, nous optons pour la seconde variante, vu les réactions des jeunes de notre entourage. Pour le cas de Prague, une mini-enquête journalistique a été publiée sur ce sujet dans la revue *Instinkt* en janvier 2006¹⁰², c'est-à-dire immédiatement après le succès du *fičák*, après sa « mise à la mode », dans le cadre d'un article sur la façon de parler des jeunes actuels. On y trouve les réponses de sept lycéens pragois (3 femmes, 4 hommes) âgés de 18-19 ans. Sur les trois questions posées, deux ont particulièrement attiré notre attention : 1) est-ce que vous utilisez des mots que vous ne connaissiez pas encore il y a peu de temps ? lesquels et quel est leur sens ? et 2) est-ce que les télé-réalités ont une influence sur votre vocabulaire ? est-ce que vous utilisez le terme « *fičák* » ?

Nous aurions très bien pu incorporer ce type d'enquête parmi ceux exposés *supra* (cf. § 10.1) qui se sont montrés comme productifs pour le recensement du lexique de l'argot des jeunes, mais nous préférons le mentionner ici pour témoigner du rôle des médias sur la construction de l'argot commun des jeunes. En effet, les quelques réponses à la question 1) confirment notre hypothèse de la *prédominance des « mots identitaires »* et de leur *dynamique dans les expressions évaluatives* (notamment pour les adjectifs intensificateurs).

Quant aux réponses à la question 2), elles prouvent que la question rhétorique de la page précédente est valable dans les deux sens : deux enquêtés affirment reprendre le mot *fičák* dans un sens identique (et même de créer un synonyme par attraction : *hučák*¹⁰³) ; un enquêté l'utilise dans un sens contraire pour désigner quelqu'un de « débile » et trois enquêtés sont dégoûtés de voir les médias imposer ce mot sans cesse aux jeunes.

Bien qu'il s'agisse d'une mini-enquête peu représentative, cet exemple témoigne bien de la tendance médiatique à présenter un argot commun à tous les jeunes. Cette tendance médiatique provoque une réaction antagoniste de rejet, par les jeunes, des mots qui sont les plus « branchés » pour les journalistes et le marketing, ce qui entraîne le recours aux créations résolectales.

Circulation inter-groupe avant diffusion par les mass-médias : une histoire d'argot commun ?

Permettons-nous un petit détour final pour évoquer l'histoire de l'argot. La création et la promotion d'une notion d'argot commun ont dû attendre les années 1980 non seulement à cause du développement de l'argotologie comme nouvelle discipline, mais également à cause de l'absence d'un phénomène de cette ampleur dans les décennies précédentes, ce que décrit Denise François-Geiger :

« Depuis la fin du XIX^e siècle environ, on voit se développer un phénomène nouveau, inverse de [...] simples emprunts aux argots, à savoir l'apparition d'un argot commun, d'un *slang* (opposé au *Cant*), c'est-à-dire d'un argot qui circule dans les différentes couches de la société, qui n'est plus l'apanage de certaines catégories sociales et qui est plus ou moins

102 Jiří ZÁZVORKA, « Jazyk 2006. Řeči školáků už jejich prarodiče nerozumí » [La langue de 2006. Le parler des écoliers n'est plus compréhensible pour leurs grands-parents], *Instinkt*, n° 1/V, janvier 2006, p. 30.

103 Ce qui est un néologisme traduisible comme « bourdonnement » = *hučení* > par attraction avec *fičák*.

compréhensible, au moins passivement, par tous. [...] ce phénomène est évidemment lié à diverses causes sociologiques : [...] rôle des médias (on entend couramment *beur*, *néo-verlan* pour « arabe immigré », à la télévision et des chanteurs comme Renaud, Higelin, Thiéfaïne véhiculent cet argot commun) »¹⁰⁴.

Notre réflexion corrobore les propos de Denise François-Geiger quand nous constatons que l'argot commun se répand grâce au fait que les télécommunications soient accessibles à tous et qu'il est façonné par la façon dont le discours oral est présenté dans les différents types de mass-médias.

On peut donc supposer qu'avant la propagation de la radio et de la télévision (et de l'Internet !), il existait, beaucoup plus que maintenant, des micro-argots différenciés régionalement. C'est seulement quand, à cette époque, les jeunes sont sortis de l'adolescence et se sont mélangés socialement, que les mots de ces différents micro-argots se sont croisés et développés. C'est pourquoi le rôle des jeunes dans la création argotique a été longtemps marginalisé.

Un exemple typique de lieu pour un tel brassage des variantes argotiques régionales, sociales et ethniques des post-adolescents était le service militaire obligatoire¹⁰⁵. Malgré la difficulté de l'isolement dans l'institution militaire, un sentiment très fort de complicité avec les autres soldats devenus des camarades de fortune a contribué à faire passer certains termes dans l'argot commun.

Dans le milieu multinational de l'ancienne Tchécoslovaquie, il est intéressant de rappeler que la vie commune des Tchèques, des Slovaques et des Tziganes (et autres nationalités voisines), où chacun apportait ses propres mots expressifs de trois langues différentes, a favorisé le brassage de l'argot de ces trois langues. Nous avons vu *supra* (cf. § 9.1) à propos du vulgarisme *lofas*, par exemple, l'emprunt au hongrois vers l'argot slovaque, puis vers l'argot tchèque. Toutefois, l'époque où la seule vulgarisation de l'argot local a pu s'opérer par le biais d'un dictionnaire (ce qui n'était pas évident dans un milieu totalitaire) n'a pas eu pour conséquence le fait que le mot pouvait être compris aussi facilement qu'il peut l'être aujourd'hui, où un mot inconnu peut être vite cherché par un moteur de recherche et où la répétition du lexique « branché » à la télé et à la radio procure le sentiment qu'il existe un argot commun.

Si l'on s'était intéressé aux post-adolescents lors de leur service militaire, on aurait certainement pu constater que le lexique de leurs micro-argots s'était sûrement mélangé, mais que leur propagation dans d'autres milieux après la fin du service militaire était plus incertaine (tout dépendait des facteurs psycho-sociaux de l'importateur, exposés *supra*, cf. § 8.3-5).

Pour revenir à l'épilogue de J. Hýsek, il considère également que le milieu privilégié de la circulation inter-groupale à cette époque pré-médiatique était le milieu des casernes et des prisons. Il donne comme exemple deux cas d'expressions composées pour désigner un homosexuel (*řítřumpička* = lit. « gonfle-anus » et *kuřbambulák* = lit. « fume-pompon ». Ces termes rapportés d'un résolécite carcé-

104 Denise FRANÇOIS-GEIGER, *L'Argoterie*, op. cit., p. 95.

105 Aujourd'hui entièrement professionnalisé dans les deux pays, depuis 1997 en France et depuis 2005 en République tchèque.

ral ont « contaminé » l'argot commun des soldats à l'époque, mais au bout d'une demi-année d'usage fréquent et suite à l'effacement de leur expressivité (décryptage des jeux de mots, banalisation), ils ont disparu sans jamais être retenus par un travail argotographique quelconque. Ces travaux étant assez rares et difficiles à publier sous le communisme, l'argotologie tchèque n'a pas – à la différence de l'argotologie française qui a su profiter de la passion des Français pour leur langue maternelle – une continuité argotographique et il manque les datations de la plupart des mots non-conventionnels.

L'histoire de l'argot des jeunes pourrait donc se diviser en deux périodes : l'époque *sans* et l'époque *avec* l'influence des médias. Pour la première époque, notre schéma de circulation inter-groupale pourrait alors être simplifié. On aurait seulement trois sources d'absorption des argotismes, moins dynamiques, mais, en revanche, assurant une intimité et une crypticité vis-à-vis des non-initiés.

Bon gré, mal gré, face à l'assaut des médias dans notre vie quotidienne, l'émergence de l'argot commun apporte à la linguistique un besoin d'extension et de redéfinition du terme « argot ».